

# regards

28 JANVIER 1937

PARAIT LE JEUDI N° 159

REPORTAGES  
DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX

A

**BILBAO**

ET A

**VALENCE**

*Reu 7/12*

A. H. N.  
S. GUERRA CIVIL



1 fr. 25  
2 frs. BELGES  
0.40 fr. SUISSE  
24 pages

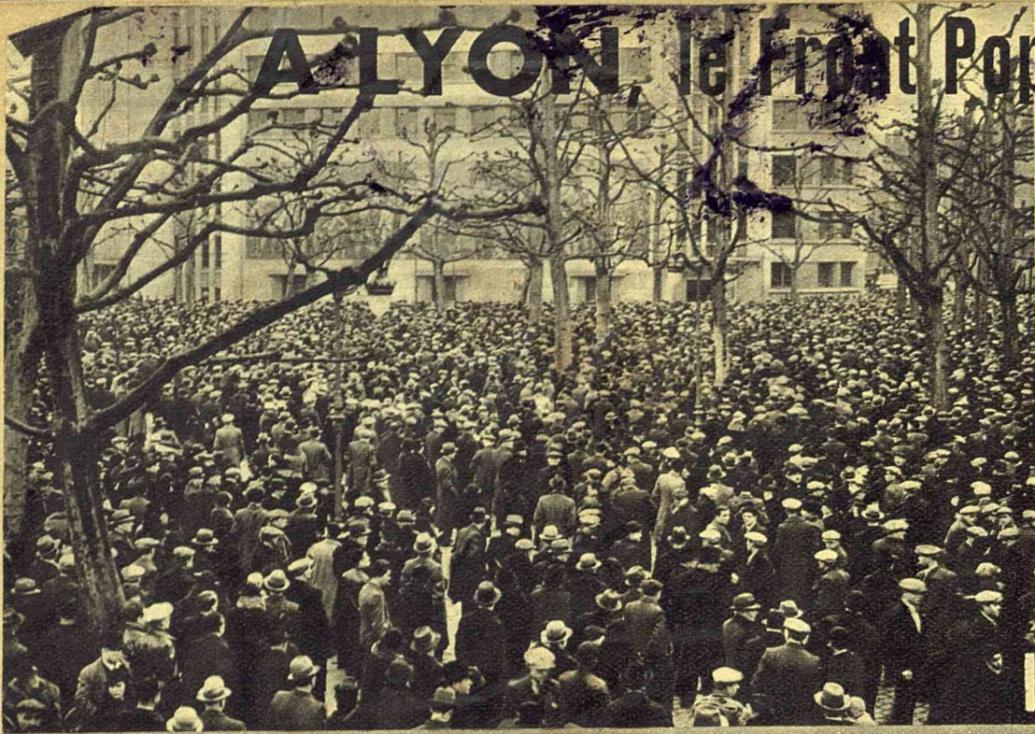
**UN HOMME  
EST MORT  
MYSTERIEUSEMENT**

**:  
IL  
AVAIT PROUVÉ  
QUE  
LES TRUSTS  
TRAHISSENT  
LA FRANCE**

UNE AFFAIRE  
BOULEVERSANTE  
DEVOILEE PAR  
**ANDRÉ WURMSER  
ET PIERRE COLIN**

PHOTO CHIM

# À LYON, le Front Populaire affirme sa vitalité.



Dimanche s'est déroulée à Lyon une magnifique démonstration de la vitalité du Front populaire, à l'occasion de l'élection d'André Février, président du groupe parlementaire socialiste. Les représentants les plus respectés des grands partis et des grandes organisations composant le Rassemblement populaire y ont affirmé avec éclat l'union indestructible de ces partis au sein du Front populaire.

1. La foule devant la Bourse du Travail pendant le discours de Léon Blum.
2. Léon Blum prononce un grand discours de politique intérieure et extérieure. De gauche à droite : Yvon Delbos, Chautemps, Léon Blum, Herriot.
3. Le président du Conseil répond aux acclamations de la foule du balcon de l'Hôtel de Ville. De gauche à droite : Jacques Duclos, M. Gasnier-Duparc, Léon Blum, le président Herriot, la citoyenne Blum.

## Édouard HERRIOT

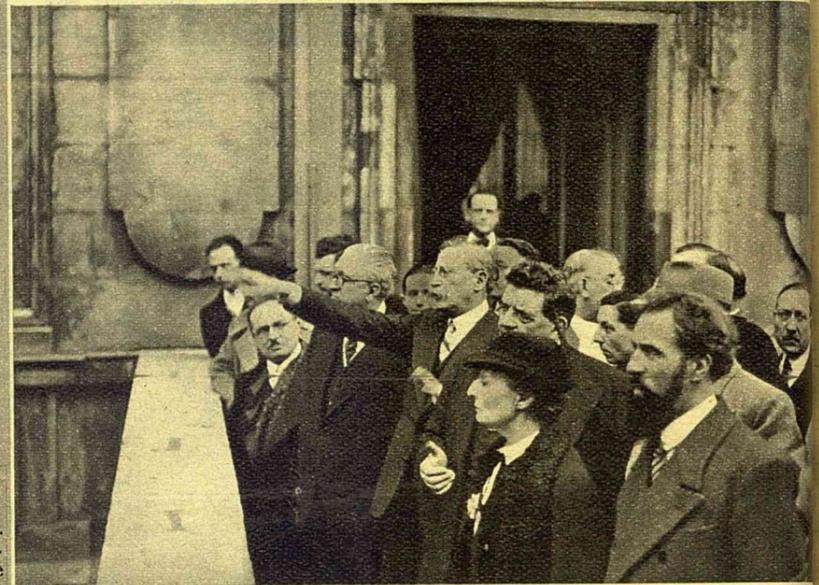
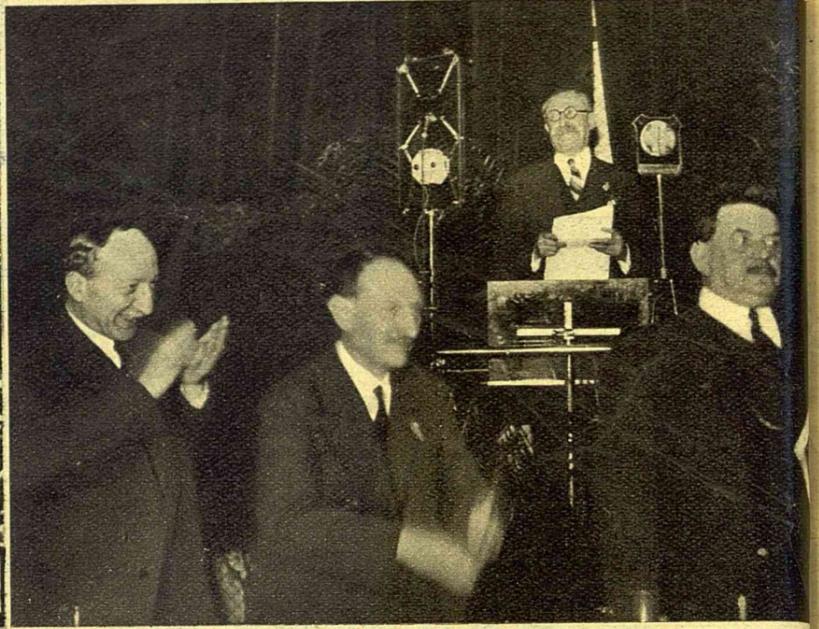
Je me crois autorisé à penser que le parti radical et radical-socialiste a loyalement tenu ses engagements : il ne lui en a pas coûté, parce qu'il a toujours professé dans ses congrès sa volonté de contribuer à toutes les réformes réalisables dans l'intérêt des masses laborieuses, pourvu que ces réformes fussent inscrites dans la forme tutélaire de la loi républicaine.

## Léon BLUM

Au fond, nous avons prouvé — et quel que puisse être notre sort, la démonstration restera et vaudra — qu'un Gouvernement populaire pouvait être un Gouvernement national, un Gouvernement « de bien public ». Nous avons prouvé qu'un Gouvernement démocratique, volontairement et loyalement enclos dans la légalité républicaine, pouvait être un Gouvernement de renouvellement social.

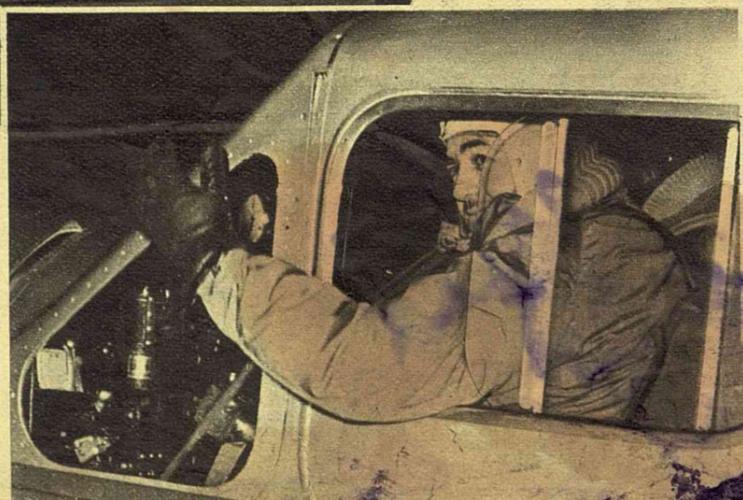
## Jacques DUCLOS

Tous unis, nous avons sauvé les institutions démocratiques en France, tous ensemble nous continuerons à les protéger, de même que nous dresserons le barrage contre les fauteurs de guerre dont les flatteries succèdent aux insolences et aux menaces et dont les paroles et les actes font obstacle au rapprochement que nous souhaitons de toutes nos forces, parce que nous voulons la paix dans la fraternité et le respect mutuel des peuples.



La photo ci-dessus montre, au cours du récent congrès des Soviets de la R.S.F.S.R. (la plus grande des républiques composant l'U.R.S.S.) : Ordjonikidze, Staline, Vorochilov, Molotov (de droite à gauche). Ce sont ces chefs aimés des travailleurs de l'U.R.S.S., ces guides de l'édification socialiste, que voulaient abattre les méprisables trotskystes, qui n'avaient pas craint de s'allier à Hitler et au Japon contre leur propre patrie, les Radek, Piatakov, Sokolnikov, dont se poursuit au grand jour le procès.

Doret dans sa carlingue, avant le départ pour le raid Paris-Tokio en moins de 100 heures, qui échoua non loin du but.



# ACTUALITES

de la semaine

On vient de fêter le 65<sup>e</sup> anniversaire du professeur Langevin, une des plus pures gloires de la science française, une des plus hautes consciences de notre temps, dont toute la vie fut vouée à la découverte et à la libération humaine.



LA  
CH  
UN  
CE  
MY  
VO  
  
QU  
JO  
TE  
MA  
QU  
LE  
  
PU  
LE  
  
N  
e  
a  
c  
a  
  
affirme,  
de mort  
Voilà d  
nent dar  
tout l'œu  
  
De qui  
Un ho  
écrivait  
qui Clem  
un homr  
traordina  
dans le r  
faillance  
tionale, c  
à même  
il révéle,  
à des int  
Dès 1911,  
de Wend  
tag, les f  
mat de l  
Maroc, a  
un but  
fournir a  
néfices s  
taines m  
mements  
a poussé  
Franco. l  
ternation  
la grand  
pousser à  
Continen  
bassin d  
quoi, con  
fut pas l  
Cet ho  
Son liv  
Cependar  
La veill  
femme. l  
ment est  
vent que  
menottes  
cune exp  
Relâch  
au Bois-  
nant les  
qui avait  
passé, on

# UN HOMME est mort mystérieusement :

il avait prouvé que  
**LES TRUSTS**  
trahissent la France

LA VÉRITÉ SUR CERTAINS ÉVÉNEMENTS MET SOUVENT DE LONGUES ANNÉES À CHEMINER. PARFOIS ELLE SE PERD EN ROUTE, CELA FAIT DANS L'HISTOIRE UNE TACHE SOMBRE, POUR LES HISTORIENS UNE ENIGME DE PLUS. CE QUE TOUT LE MONDE APPELLERA BIENTÔT L'AFFAIRE ULAR, L'ANGOISSANT MYSTÈRE DE LA MORT À N'KREILA, DANS CE MAROC EN PROIE À TANT DE CONVOITISES, D'UN DES HOMMES LES PLUS REMARQUABLES DE SON ÉPOQUE, SERA-T-IL UN JOUR DISSIPÉ ?

QUOI QU'IL EN SOIT, LE DRAME QUE « REGARDS » COMMENCE D'ÉVOQUER AUJOURD'HUI EST AU CENTRE MEME DES PRÉOCCUPATIONS LES PLUS OBSEDANTES DE 1937. AU MOMENT OU TOUT LE MONDE REDOUTE DES COMPLICATIONS AU MAROC, AU MOMENT OU L'ON VIENT DE RAPPELER LE SOUVENIR D'AGADIR, L'ENQUÊTE BOULEVERSANTE D'ANDRÉ WURMSER ET PIERRE COLIN REVELERA À NOS LECTEURS LE DESSOUS DES CARTES. C'EST TOUT LE PROBLÈME DE LA GUERRE QUI SERA ÉCLAIRÉ PAR CES PAGES.

PUISSENT-ELLES SOULEVER UN COIN DU VOILE QUE LES PUISSANTS DE CE MONDE, LES « MAÎTRES DE LA FRANCE » ONT TOUT TENTÉ POUR ÉPAISSIR.

## I. LA MORT ROMANESQUE D'UN HÉROS DE ROMAN

**N**ous sommes pleinement conscients de l'importance et de la gravité de l'affaire que nous soulevons aujourd'hui. Ce n'est ni par goût du scandale, ni par passion politique que nous la portons à la connaissance de nos lecteurs, mais simplement afin de faire la lumière sur une affaire dont on affirme, dans certains milieux de Paris, « qu'il y a danger de mort à vouloir s'occuper ».

Voilà dix-huit années que des forces obscures maintiennent dans l'oubli et le silence la mort mystérieuse et surtout l'œuvre accusatrice d'Alexandre Ular...

De qui s'agit-il ?

Un homme d'une merveilleuse intelligence, parlant et écrivant trente-deux langues, un homme aux travaux de qui Clemenceau consacrait un numéro spécial du *Bloc*, un homme qu'Anatole France qualifiait « d'Européen extraordinaire » et qui avait conquis une place considérable dans le monde politique et économique, découvre la malversation des marchands de canons, de la finance internationale, des trusts industriels. De par sa situation, il a été à même de connaître des documents d'une portée énorme; il révèle, preuves à l'appui, qu'un pouvoir occulte soumet à des intérêts bien précis divers gouvernements d'Europe. Dès 1911, il montre comment les Schneider, les Krupp, les de Wendel du Palais-Bourbon et les de Wendel du Reichstag, les Thyssen, les Vickers, préparent de concert le climat de la guerre européenne; il établit que la guerre du Maroc, alors en cours, n'est nullement entreprise dans un but « patriotique », mais tout au contraire afin de fournir aux groupes français intéressés à l'affaire des bénéfices supplémentaires, aux industriels allemands certaines matières premières nécessaires à l'industrie des armements, ces mêmes matières premières dont le besoin a poussé le régime hitlérien à provoquer la rébellion de Franco. Il montre comment ces groupes nationaux et internationaux se partagent le fer et le charbon en vue de la grande guerre qui point, et comment, avant de les pousser à s'entremassacrer, ils rançonnent les peuples du Continent. Dès 1911, il expose si clairement la situation du bassin de Briey, qu'il fait par avance comprendre pourquoi, contre l'intérêt de la France, le bassin de Briey ne fut pas bombardé.

Cet homme, c'est Alexandre Ular.

Son livre, « *Le Trust du Fer Français* », est écrit, imprimé, édité. Il paraît. Cependant, il n'est pas mis en vente. C'est le silence...

La veille même de la déclaration de guerre, Ular est arrêté, ainsi que sa femme. L'un est conduit à la Santé, l'autre à Saint-Lazare. Leur appartement est mis sous scellés. Les amis intimes d'Alexandre Ular ne le retrouvent que quelques jours plus tard, devant la porte du juge d'instruction, menottes aux poings. Cependant, aucune inculpation n'avait été lancée, aucune explication ne fut jamais fournie...

Relâché, Ular rejoint son régiment à Chartres. Il part au front, combat au Bois-le-Prêtre. Puis, il est envoyé au Maroc, en vertu du décret concernant les naturalisés (Ular était le fils d'un Allemand d'origine polonaise qui avait lui-même été emprisonné par Bismarck). Cet homme qui avait passé, on devine avec quel succès, un examen d'interprète aurait pu, aurait

D'UN HÉROS  
DE ROMAN

ANDRÉ ULAR  
L. E.  
TRUST DU FER FRANÇAIS

— L'ASSERVISSEMENT DES POUVOIRS PUBLICS —  
— LES SCANDALES DE LOUENZA ET DU MAROC —  
— L'ACCAPAREMENT DES RICHESSES NATIONALES —

PRIX : 1 fr. 25

PARIS  
V. GIARD & E. BRIÈRE  
LIBRAIRES-ÉDITEURS  
10, Rue Soufflot et 12, Rue Toullier (V. Arr.)  
1937

battu dans les rangs français de mai à octobre 1915, sur les Hauts-de-Meuse et dans la Woëvre, au Bois-le-Prêtre.

« Sa disparition ne dépasserait probablement pas le cadre d'un banal fait divers un peu mystérieux, si Alexandre Ular n'avait joué, entre les années 1900 et 1914, un rôle assez considérable dans la vie économique européenne et américaine. À certains égards, on peut dire qu'il eut à cette époque une espèce de réputation mondiale; il connaissait trente-deux langues. Il avait mené des enquêtes en Russie, aux États-Unis, en Espagne, en Mongolie. C'est lui qui, dans la *Revue Blanche*, en 1901, publia les premières études sur les atrocités allemandes en Chine. Il écrivit des études fort savantes qui influencèrent la réforme monétaire, aux États-Unis, lors de la crise financière de 1907. Pour le compte de plusieurs journaux, il parcourut le monde. Le *Matin*, le *Petit Journal*, le *New York Herald*, le *Gil Blas*, la *Contemporary Review*,

par

ANDRÉ WURMSER  
& PIERRE COLIN

dû certes être mieux employé. Un de ses amis intimes porte cette grave accusation : « Là encore, le Comité des Forges avait mis son veto ».

Ular au Maroc, un personnage qui occupe actuellement à Paris une situation privilégiée à la Bourse des Valeurs, se présente à Mme Ular; il se prétend chargé par Ular d'une mission particulière et sait persuader son interlocutrice de lui remettre les dossiers de son mari...

Quelques mois plus tard, Alexandre Ular, le jour même qu'il adresse à un ami des nouvelles « de son excellente santé », meurt inexplicablement.

Nous sommes sensibles à ce que de tels faits présentent de rocambolesque et nous voulons donner nos références. Pouvons-nous mieux nous garantir du reproche de « passion partisane » qu'en citant un journaliste qui fait autorité dans les milieux de fascisme et de police, journaliste qui occupe une place de choix dans cette bande dont Roger Salengro écrivit : « Ils porteront la responsabilité de ma mort » : nous voulons dire M. Henri Béraud ?

Dans « *Bonsoir* » du 12 février 1919, Henri Béraud a publié un article que nous tenons à reproduire intégralement.

Cet article était intitulé, tout comme le nôtre : « La mort romanesque d'un héros de roman ».

« Un homme est mort dans les circonstances les plus énigmatiques, le 30 décembre dernier, à N'kreila (Maroc). Il se nommait Alexandre Ular, soldat français d'origine polonaise-allemande, fils et petit-fils de polonophiles que l'Allemagne avait jetés en prison. Son grand-père avait subi la geôle prussienne en 1848, et son père ayant, en 1865, cherché querelle à Bismarck, connut le même sort.

« Alexandre Ular s'était battu dans les rangs français de mai à octobre 1915, sur les Hauts-de-Meuse et dans la Woëvre, au Bois-le-Prêtre.

« Sa disparition ne dépasserait probablement pas le cadre d'un banal fait divers un peu mystérieux, si Alexandre Ular n'avait joué, entre les années 1900 et 1914, un rôle assez considérable dans la vie économique européenne et américaine. À certains égards, on peut dire qu'il eut à cette époque une espèce de réputation mondiale; il connaissait trente-deux langues. Il avait mené des enquêtes en Russie, aux États-Unis, en Espagne, en Mongolie. C'est lui qui, dans la *Revue Blanche*, en 1901, publia les premières études sur les atrocités allemandes en Chine. Il écrivit des études fort savantes qui influencèrent la réforme monétaire, aux États-Unis, lors de la crise financière de 1907. Pour le compte de plusieurs journaux, il parcourut le monde. Le *Matin*, le *Petit Journal*, le *New York Herald*, le *Gil Blas*, la *Contemporary Review*,

la Revue, le Mercure de France, la Revue Blanche publièrent de ses études sociales, politiques et économiques. M. Clemenceau s'intéressa vivement à ses travaux. Un numéro spécial du Bloc, consacré aux travaux d'Ular sur les atrocités des « Pous » (les Allemands) lors de l'expédition de Pékin, témoigne de l'estime que professait M. Clemenceau pour le disparu d'hier. D'ailleurs cette estime se manifesta plus sensiblement encore lorsque Alexandre Ular fut appelé à tenir dans l'Aurore, durant quatre années, de 1901 à 1905, la rubrique de la politique étrangère. Les nombreux articles et enquêtes publiés sous son nom témoignent d'une connaissance exceptionnelle des milieux politiques, diplomatiques, financiers et industriels de l'Europe. Et Anatole France parle de lui en ces termes : « Ular, qui est un Européen extraordinaire, croit qu'il faut être humain et juste à l'égard des Chinois. » (Sur la Pierre Blanche, p. 219.)

« En 1911, Ular écrivit un livre : « Le Trust du Fer Français ». Je dis bien : écrivit; car l'ouvrage imprimé ne fut pas mis dans le commerce, par suite de circonstances que nous allons relater.

« Auparavant, nous spécifierons que ce travail, dont on ne connaît que cinq ou six exemplaires, apporte d'assez troublantes révélations sur les grands métallurgistes français qu'Alexandre Ular accuse d'avoir assuré aux groupes Thyssen et Krupp du minerai français à des prix inférieurs de 50 % au prix du marché ouvert et d'avoir, de la sorte, facilité les armements de l'Allemagne avant la guerre.

« Le Trust du Fer Français, imprimé chez Alcan-Lévy, 117, rue Réaumur, et broché sous la firme Giard et Brière, libraires-éditeurs, rue Soufflot, ne fut jamais mis en vente. Mais Alexandre Ular prétendit toujours qu'un certain nombre d'exemplaires avaient été détournés à l'imprimerie et remis à des hommes politiques intéressés par les documents réunis dans l'ouvrage. Ular en remit personnellement un à M. Albert Thomas, sur la demande de ce dernier. M. Ular prétendait qu'un « avocat connu » vint lui proposer, « au nom d'un aristocrate très notoire » faisant partie des grands groupements métallurgiques, de livrer la totalité des exemplaires existants, et de les désavouer, contre des avantages financiers. Ular s'y refusa. Mais, pour d'autres raisons, dit-il, il renonça à produire publiquement son livre, sans toutefois le renier jamais.

« J'ai lu ce rarissime ouvrage. Les faits qu'il a apportés et qui naturellement appellent de sévères vérifications, sont, surtout en ce qui concerne la rétrocession en toute propriété, à des métallurgistes allemands des mines de fer françaises de Batilly, de Jouaville, de Hérouville, de Pulventeux, de Valleroy, de Saint-Pierremont, de Lérerville, de Bellevue, ces faits, dis-je, sont d'une pesante gravité.

« Non moins graves et plus troublantes encore semblent être les chapitres concernant l'affaire de l'Ouenza, et ce qu'Ular appelait « l'asservissement des services publics ». Nous aurons sans doute l'occasion de reparler de ce livre.

« Il est certain qu'un homme placé dans la situation de ce personnage d'allure balzacienne, d'une inlassable curiosité, et d'une extraordinaire érudition, mis au fait de tous les dessous politico-financiers de son temps, il est certain qu'un tel homme devait être l'objet de rancunes ou de haines tenaces.

« Un récit de sa vie, écrit de sa main, que j'ai sous les yeux et qu'il rédigea en avril 1916, en réponse à un « questionnaire interrogatoire », constitue le roman peut-être le plus passionnant qui fût jamais écrit depuis l'Histoire des Treize, touchant aux coulisses de ce qu'on nomme aujourd'hui les « sphères

Fac-similé de l'article  
d'Henri BÉRAUD paru le  
12 février 1919 dans  
« Bonsoir ».

## LA MORT ROMANESQUE D'UN HÉROS DE ROMAN

Un homme est mort dans les circonstances les plus énigmatiques, le 30 décembre 1916, à l'âge de 40 ans, au Maroc. On l'appelle Alexandre Ular, soldat de fortune polonois-allemand, métis, jésé en prison. Son père, un fils de la seule prussienne venue en Alsace, en 1805, avait été un grand industriel, un grand homme d'affaires, un grand homme de lettres, un grand homme de bien.

M. Ular prétendait qu'un « avocat connu » vint lui proposer, « au nom d'un aristocrate très notoire » faisant partie des grands groupements métallurgiques, de livrer la totalité des exemplaires existants, et de les désavouer, contre des avantages financiers. Ular s'y refusa. Mais, pour d'autres raisons, dit-il, il renonça à produire publiquement son livre, sans toutefois le renier jamais.

J'ai lu ce rarissime ouvrage. Les faits qu'il a apportés et qui naturellement appellent de sévères vérifications, sont, surtout en ce qui concerne la rétrocession en toute propriété, à des métallurgistes allemands des mines de fer françaises de Batilly, de Jouaville, de Hérouville, de Pulventeux, de Valleroy, de Saint-Pierremont, de Lérerville, de Bellevue, ces faits, dis-je, sont d'une pesante gravité.

Non moins graves et plus troublantes encore semblent être les chapitres concernant l'affaire de l'Ouenza, et ce qu'Ular appelait « l'asservissement des services publics ». Nous aurons sans doute l'occasion de reparler de ce livre.

Il est certain qu'un homme placé dans la situation de ce personnage d'allure balzacienne, d'une inlassable curiosité, et d'une extraordinaire érudition, mis au fait de tous les dessous politico-financiers de son temps, il est certain qu'un tel homme devait être l'objet de rancunes ou de haines tenaces.

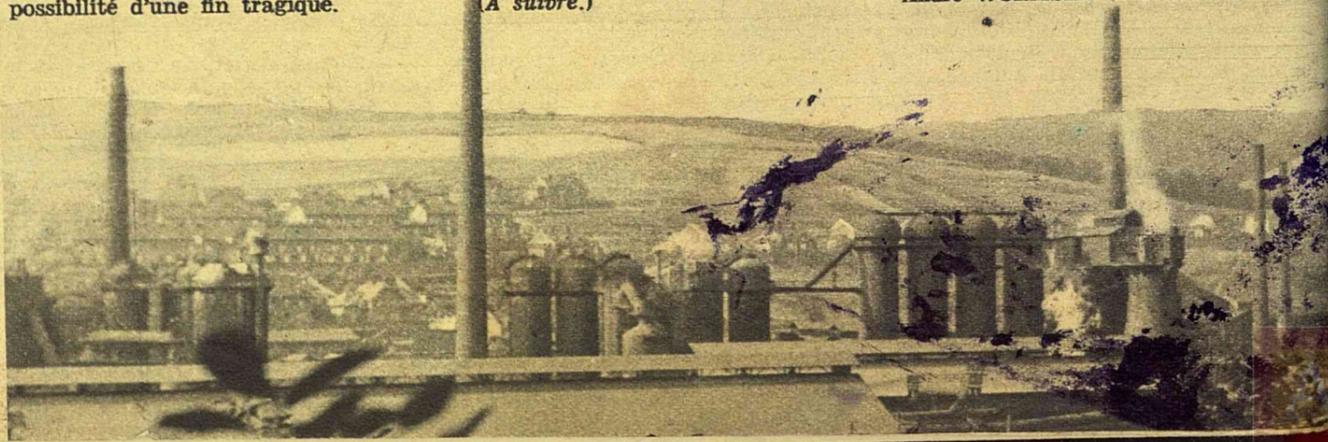
Un récit de sa vie, écrit de sa main, que j'ai sous les yeux et qu'il rédigea en avril 1916, en réponse à un « questionnaire interrogatoire », constitue le roman peut-être le plus passionnant qui fût jamais écrit depuis l'Histoire des Treize, touchant aux coulisses de ce qu'on nomme aujourd'hui les « sphères

res d'influences » de ce monde qui est, à proprement parler, la mise des forces politiques au service des opérations du commerce international. Ce « roman », Ular l'a vécu en homme que ses chefs militaires du front représentent comme étant « sans peur » et à qui ses relations en tous pays et la nature de ses occupations constituaient une existence cosmopolite des plus aventureuses.

« Après cinq mois passés au front, où, en dépit d'un état de santé assez précaire, il fit, de l'avis de ses chefs, « ce qu'il a pu » (17<sup>e</sup> compagnie du 302<sup>e</sup> régiment d'infanterie), Ular fut, en novembre 1915, brusquement envoyé au Maroc. On lui avait d'abord, en janvier 1915, appliqué le règlement concernant les Alsaciens-Lorrains : c'est-à-dire qu'il pouvait, avant son départ du dépôt, opter entre le combat sur le front et l'affectation à l'armée africaine du Maroc. Ular, à cette époque, signa une demande pour servir dans les tranchées sur le front franco-allemand.

« Au Maroc, il mena une vie solitaire et inutile qui, de son propre aveu, le conduisit à une sorte de manie de la persécution. Sa correspondance en témoigne, ainsi que les termes du mémoire dont nous avons fait plus haut mention. Il envisageait fréquemment la possibilité d'une fin tragique.

Les forges de Moyeuve-Grande, propriété de M. de WENDEL.



« Existe-t-il dans les appréhensions d'Alexandre Ular et sa mort encore inexplicquée, un lien quelconque? Nous l'ignorons, et nous nous gardons, bien entendu, de toute présomption, à ce sujet.

« Toujours est-il que, le 30 décembre, Mme Ular fut avisée, par la mairie de Nantes — sa résidence actuelle — de la mort subite de son mari. Aucun détail, aucune indication, si vagues fussent-ils, quant aux circonstances de cette disparition inattendue. Deux jours plus tôt, Alexandre Ular, en parfaite santé, écrivait à sa femme pour lui annoncer son retour; et il faisait état dans cette lettre, des termes excellents où il se trouvait avec ses chefs directs.

« De quoi est mort Ular? Toute idée de suicide paraît devoir être écartée. Un accident? Un crime? Toutes les lettres adressées par Mme Ular aux capitaines M... et S..., sous les ordres desquels Ular était placé, sont demeurées sans aucune réponse. Et, chose assez singulière, toutes ces lettres, ainsi que celles écrites par Mme Ular à ses amis, depuis l'événement du 30 décembre, sont contrôlées. Il en va de même pour la correspondance privée des amis du défunt.

« Tout cela affecte, il faut le reconnaître, un caractère assez équivoque de roman cinématographique. Il y a là une énigme dont l'explication peut être fort simple; mais cette explication, on voudrait la connaître, ne serait-ce que pour apporter les ultimes consolations à une femme en pleurs. »

Henri BÉRAUD.

Au cours d'une controverse que l'un d'entre nous entretint avec M. Béraud, celui-ci se vanta de mettre la dernière main à une édition complète de ses œuvres, édition qui permettrait à tout un chacun de constater que, de l'éloge de Vaillant-Couturier et de la Commune au Six Février, au chiappisme, à la mort de Roger Salengro et à l'antisémitisme honteux, Henri Béraud n'a pas varié le moins du monde.

Attendons-nous donc à lire à nouveau dans ce livre que voici quinze mois Béraud disait prochain l'article que nous venons de reproduire.

Malheureusement, M. Henri Béraud qui pensait « avoir sans doute l'occasion de reparler de ce livre », n'a pas trouvé, à Gringoire, cette occasion. Le second article de M. Béraud sur l'affaire Ular n'a pas encore paru. Le souci d'encenser M. Chiappe et de tenter de déshonorer Roger Salengro représentait aux yeux de ce jacobin une besogne plus urgente que la dénonciation des trusts...

Or, du Trust du Fer Français, plusieurs exemplaires avaient été adressés à diverses personnalités. Ular confia à l'un de ses amis que trois personnes avaient, en outre, pu se procurer le texte du livre : M. Poincaré, M. Clemenceau, M. Eugène Schneider.

Le Trust du Fer Français, quoique paru en 1911 et malgré la loi sur le dépôt obligatoire, ne figure pas à la Bibliothèque Nationale.

Dans les collections de Bonsoir conservées aux archives de l'Œuvre, la page contenant le premier article de M. Béraud et la promesse du second a été arrachée, ou plus exactement soigneusement découpée.

Lucien Herr, qui fut l'un des rares amis d'Alexandre Ular, disait un jour à l'un de nous : « Ce fut un homme prodigieux; il savait tout! Son livre est là, dans ma bibliothèque, et vous pouvez le consulter. Mais sachez qu'il y a danger à le faire. »

Citons à présent le témoignage de l'ami le plus cher d'Alexandre Ular, un officier français qui a vécu tout le drame que nous avons rapporté.

« Alexandre Ular, c'était notre ami, à ma femme et à moi. Traqué par le Comité des Forges, il n'a pu échapper à son étreinte et c'est au moment où enfin nous espérons le retrouver qu'il disparut là-bas, en sol africain, isolé et condamné.

« Au début de la guerre... nous avons été seuls à ses côtés. Suspect à mon tour du fait de mon amitié, j'ai dû, pendant la guerre, quoique officier, subir cette suspicion, mais au moins j'ai la satisfaction d'avoir pu exprimer librement dans différentes dépositions que j'étais fier d'être l'ami d'un tel homme, jugé par Anatole France comme un Européen extraordinaire. »

L'affaire Alexandre Ular comporte un mystère et un scandale.

Une mort inexplicquée.

Une œuvre étouffée.

Il est probable que nul ne saura jamais comment mourut Alexandre Ular.

Quant au livre qui lui valut tant de haines et de silence à la fois, quant au Trust du Fer Français, introuvable, disparu, nous en avons un exemplaire entre les mains — et, quoi que fasse ou plus exactement quoi que ne fasse pas M. Henri Béraud, nous briserons la conjuration d'étouffement, nous exposerons les accusations d'Alexandre Ular, nous les reprendrons à notre compte. Nous montrerons qui avait intérêt, qui trouva motif de se réjouir à la disparition d'Alexandre Ular.

Le Comité des Forges.

Les marchands de canons.

Et quatre cents familles : deux cents de France, deux cents d'Allemagne.

(A suivre.)

André WURMSER et Pierre COLIN.

# APRES LA CONFÉRENCE NATIONALE DU PARTI COMMUNISTE.

## MAURICE THOREZ

NOUS DIT...

Un an jour pour jour, après le Congrès de Villeurbanne, qui marqua le point de départ d'un essor impressionnant, le Parti Communiste a tenu sa Conférence Nationale à Montreuil, dont la municipalité, comme celle de Villeurbanne, fut en 1935 conquise par les communistes. A la tribune de la salle des fêtes de Montreuil, où les chantantes paroles du Midi succédaient au rude accent du Nord, où la Bretagne se maria à l'Alsace, les militants communistes firent le bilan d'un an d'efforts déployés par leur parti, et d'un an de travail du Front populaire.

La Conférence Nationale du Parti Communiste fut unanime à proclamer la volonté du Parti d'assurer la continuité du Front populaire. Elle fut une affirmation de la solidité de ce Front populaire, tout comme le grandiose rassemblement de dimanche à Lyon. C'est là une constatation que feront avec joie, non seulement les militants ou sympathisants des partis adhérant au Front populaire, mais aussi tous les Français, de plus en plus nombreux, qui se rendent compte que le Gouvernement de Front populaire est le Gouvernement de la France.

La Conférence de Montreuil a fait le point des immenses progrès du Parti Communiste, passé en un an de 70.000 à 280.000 membres. Ce Parti, tant attaqué par les ennemis du Front populaire, qui sont aussi les ennemis de notre peuple, joue incontestablement un rôle des plus importants dans la vie politique de notre pays.

Aussi nous ne doutons pas que l'interview que Maurice Thorez a bien voulu nous accorder, à l'issue de la Conférence, intéressera au plus au point nos lecteurs.

Le Parti communiste, depuis le Congrès de Villeurbanne, a quadruplé ses effectifs. A quoi attribuez-vous essentiellement cette croissance ? demandons-nous

au secrétaire général du Parti communiste.

« C'est dans la politique unitaire de notre Parti, nous répond Thorez, que réside essentiellement la cause de cette magnifique progression. « Nous avons tendu la main à ceux qui ne pensent pas comme nous mais qui veulent comme nous, défendre le pain de leurs enfants et la sécurité de leurs foyers », ai-je dit dans le rapport que j'ai présenté à la Conférence.

« Le peuple de France a compris notre politique d'union de la nation française contre la minorité des exploités et des parasites. Il a vu en nous des hommes soucieux avant tout d'assurer à notre peuple une vie meilleure, plus heureuse et plus libre, des hommes qui, sans rien abandonner de leurs principes, sont capables des plus grands sacrifices pour unir les travailleurs, ouvriers, paysans, gens des classes moyennes, qui tous ont les mêmes intérêts. Nous sommes bien décidés à continuer sans faiblir dans cette voie. »

Depuis les élections des 26 avril et 3 mai, une partie importante du programme du Rassemblement Populaire a été réalisée. Quels sont, selon vous, les points les plus faibles, jusqu'à présent, dans la réalisation de ce programme.

Avec force, Maurice Thorez nous répond :

« Oui le Front populaire a apporté aux masses une réelle amélioration de leur sort. Nous, communistes, qui avions déclaré dès octobre 1934 que l'on pouvait améliorer ce sort dans les cadres du régime, nous sommes heureux de constater que le Front populaire a tenu ses promesses. Je l'ai souligné nettement dans mon rapport. Mais il est certain que tout n'est pas terminé, et qu'il reste beaucoup à faire pour répondre pleinement aux aspirations populaires.

« Il faut, comme le demandent les chô-

meurs, organiser le fonds national de chômage, il faut ouvrir de grands travaux; il faut également relever les traitements des fonctionnaires.

« Mais je ne peux que vous répéter ce que j'ai dit à la conférence, « c'est en faveur des travailleurs des classes moyennes, petits commerçants, artisans et paysans qu'il reste le plus à faire ». Certes, la situation du petit commerce s'est améliorée, et j'en ai donné quelques exemples dans mon rapport. Mais les petits commerçants continuent à subir les dures conditions des trusts, et la hausse des prix a essentiellement profité aux gros producteurs, aux gros intermédiaires qui ont réalisé de scandaleux bénéfices.

Il est vrai que les classes moyennes souffrent. Elles ont l'impression souvent, que le Front populaire a fait moins pour elles que pour la classe ouvrière. Vous, Parti communiste, que proposez-vous comme mesures pour aider ces classes moyennes à surmonter la dépression ?

« Notre Parti, déclare Thorez, se préoccupe beaucoup des classes moyennes.

« Nous voulons obtenir pour les boutiquiers et artisans, le moratoire des dettes, l'arrêt des poursuites, la suppression des effets de la clause résolutoire, les loyers ramenés à deux fois ceux de 1914, la suppression des magasins à prix uniques et à succursales multiples, une réduction de 33 % sur les prix de vente de fonds de commerce.

« Nous sommes intervenus en faveur des petits hôteliers, et nous nous soucions du sort, digne d'intérêt, des artisans. A la Conférence, j'ai exposé en détail ce qu'il faut faire pour les paysans, dont bien des revendications restent à satisfaire.

« Je veux attirer votre attention, poursuit Maurice Thorez, sur deux points qui nous tiennent particulièrement à cœur, et qui d'ailleurs, ont fait l'objet d'une résolution spéciale de la part de notre Conférence. Je veux parler de la misère poignante de tant de vieux travailleurs qui ne bénéficient d'aucune retraite. Il y a là une situation douloureuse, intolérable, qui n'est pas digne de notre pays. Notre Parti s'est efforcé d'émouvoir l'opinion publique en leur faveur, et des hommes éminents ont fait écho à notre campagne. Nous proposons l'institution d'une caisse de solidarité nationale. Nous voulons que chaque vieux travailleur reçoive une pension annuelle de 3.600 francs au minimum.

« Enfin, nous nous sommes inquiétés de la crise de natalité qui mine notre peuple. C'est dans l'enfance que réside notre espoir — ici la voix de Maurice Thorez se fait très douce, presque caressante — et nous voulons que nos ouvriers, nos paysans puissent avoir de beaux enfants, nous voulons que les pères et les mères puissent élever convenablement leur petite famille. Notre Parti, nos municipalités ont fait beaucoup dans ce sens, mais ce qu'il faut, c'est une politique nationale de protection de l'enfance, de la maternité, de la famille, comme l'a demandé notre Conférence. Il y va de l'avenir de la race.

Passons à un sujet qui intéresse tous nos foyers. Je demande à Thorez :

« Les relèvements de salaires obtenus par la classe ouvrière depuis les grèves de juin, voient leur effet menacé par la hausse du coût de la vie. Quelle solution voyez-vous à ce problème ?

« La hausse du coût de la vie a pour cause principale la volonté des capitalistes de ne pas voir réduire leurs profits. Nous, communistes, pensons que l'on peut imposer aux privilégiés une limitation de leurs profits en faisant payer les riches. Nous avons proposé un prélèvement sur les grosses fortunes, et nous suggérons, en outre, une réforme plus complète de notre système fiscal : la démocratisation de l'impôt, en augmentant la part provenant de l'impôt direct qui atteint les gros revenus, et en diminuant la part des impôts indirects qui frappent les masses laborieuses selon une « progressivité à rebours ».

Le secrétaire général du Parti communiste nous dit à présent quelques mots de la défense de la liberté.

« Les ligues fascistes se sont reconstituées sous l'appellation hypocrite de partis et poursuivent leur agitation contraire aux intérêts de notre peuple. Il faut mettre un terme aux agissements des agents de Hitler, il faut faire passer dans les grandes administrations, dans la magistrature et dans l'armée, ce « souffle républicain » dont a parlé notre camarade Léon Blum.

Il est arrivé, notamment à propos des événements d'Espagne, que le Parti communiste critique avec une certaine vivacité, les actes du Gouvernement. Certains ont insinué, à ce propos, que le P. C. voulait torpiller le Front populaire, dont il est cependant incontestable qu'il est l'initiateur. Comment, et dans quelles limites, concevez-vous que vous puissiez concilier la fidélité au Front populaire et certaines critiques à l'égard de l'œuvre ou des actes du Gouvernement ?

« J'ai déclaré à la Conférence, et je tiens à vous affirmer à nouveau ceci : « Lorsque notre Parti, comme c'est son droit et son devoir, fait une critique ou présente une suggestion, c'est dans l'intérêt exclusif du Front populaire ». Notre position, dans la question de la guerre que le fascisme international mène contre le noble peuple espagnol, et qui est également dirigée contre notre peuple dont elle menace la sécurité, cette position a été et est dictée par le souci que nous avons de la sécurité de notre pays, par notre volonté de maintenir la Paix.

« Parce que nous n'avons pas pu approuver la politique du Gouvernement dans la question espagnole, les ennemis du peuple annonçaient déjà bruyamment la fin du Front populaire. Ils prenaient leurs désirs pour des réalités ! Rien ne brisera le Front populaire !

Lorsque vous avez dit, au mois de juin : « Tout n'est pas possible » ou « Il faut savoir terminer une grève », certains ont accusé votre Parti d'opportunisme, voire d'embourgeoisement ? Que pensez-vous de ces accusations ?

« Au mois de juin, le risque est apparu d'une fissure dans le Front populaire, d'une rupture entre la classe ouvrière et la paysannerie et les classes moyennes. Nous n'avons pas oublié la leçon de 1848 et de 1871. Nous n'avons pas voulu que la classe ouvrière se trouve isolée dans le pays. C'est alors que nous avons dit aux ouvriers : « Il faut savoir terminer une grève dès l'instant où les revendications essentielles ont été satisfaites ». Les ouvriers, qui ont confiance dans notre Parti, nous ont écoutés. La suite des événements a montré combien nous avions eu raison. Et nous nous soucions peu des criarderies des soi-disant « gauchistes » qui confondent la « phrase anarchiste » et la gesticulation avec la véritable action révolutionnaire. »

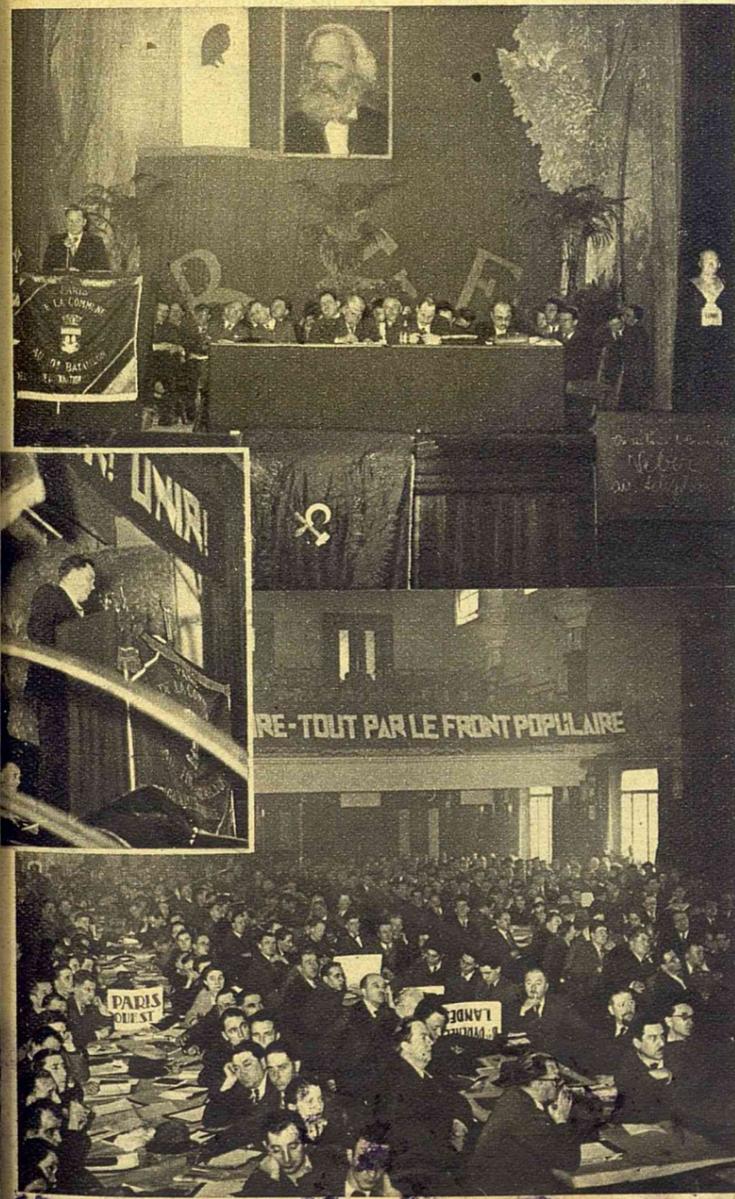
On s'est étonné, parfois, que le Parti communiste, parti internationaliste, proclame la nécessité de l'union de la nation française. Certains ont voulu y voir ou y ont vu une formule d'union sacrée. Que pensez-vous de ce reproche ? Ce mot d'ordre, proclamé à Villeurbanne, est-il encore le vôtre ?

« Ce mot d'ordre reste plus que jamais le nôtre. L'union de la nation française, c'est l'union de tous ceux qui travaillent et veulent un avenir meilleur contre une poignée d'exploiteurs, contre les oligarchies financières qui prétendent les asservir. C'est l'union de tous ceux qui veulent vivre libres contre la menace d'avitissement du fascisme. C'est le contraire de « l'union sacrée » qui sacrifie les intérêts des travailleurs à ceux de la réaction capitaliste.

« Nous proclamons, à Amiens, en juillet 1936, que le gouvernement de Front populaire ne pouvait être le gouvernement d'un clan, mais qu'il était le gouvernement de la France. Et nous avons été heureux d'entendre le camarade Blum, cinq mois plus tard, dire à la radio : « Gouvernement de Front populaire, fidèle à son origine et à son mandat, nous prétendons être, au sens le plus élevé du terme, un gouvernement national ».

Croyez-vous possible la fusion en un seul parti des deux grands partis prolétariens, à l'image de l'unification, de la C. G. T. ? Etes-vous pour cette unification ?

« La réponse du leader communiste est nette : « Nous pensons précisément, que la condition essentielle du succès dans notre tâche de rassemblement des masses laborieuses de France, c'est l'unité entre frères socialistes et communistes. Les travailleurs de nos deux partis désirent que cette unité soit plus étroite et plus complète et approuvent notre mot d'ordre : « Une seule classe, un seul syndicat, un seul parti. » C'est pourquoi nous avons renouvelé au Comité d'Entente notre proposition d'une Conférence nationale, précédée d'assemblées communes, afin d'étudier les problèmes du Parti unique de la classe ouvrière.



Pendant le rapport de Thorez. On reconnaît de gauche à droite : J.-R. Bloch, Aragon, Frachon, Cachin, Monmousseau, Gitton, Duclos.

Maurice Thorez à la tribune de la Conférence.

Un aspect de la salle où les délégués suivent avec attention les débats.

# A TRAVERS LA REPUBLIQUE



Dans les rues de Bilbao : après la messe.

## VIEILLES TRADITIONS ET DÉFENSE DE LA LIBERTÉ SE MÊLENT

### A BILBAO

Ce n'est pas un des aspects les moins saisissants de la guerre d'Espagne que le spectacle de cette république basque, où les catholiques qui forment la majorité de la population luttent fraternellement aux côtés des communistes, des socialistes, des anarchistes, contre la barbarie fasciste. « REGARDS » a envoyé là-bas notre ami J.-E. POUTERMAN et le photographe CHIM pour vous rapporter une image exacte de la vie et du combat dans les provinces basques. Et POUTERMAN vous a raconté la semaine dernière comment ils ont réussi à forcer le blocus. Il poursuit aujourd'hui le récit de ce voyage.



Un groupe d'ouvriers et de gardiens du port, spectateurs de la bataille aérienne, applaudit la victoire des aviateurs républicains.

#### EN FLANANT DANS LES RUES DE BILBAO

**B**ILBAO, capitale de la République Basque. Grand port du Nord de l'Espagne. Ville grise et sombre, entourée de hauts fourneaux et de gigantesques usines. Une forêt de cheminées. La fumée flotte au-dessus des collines environnantes. Ville active et bruyante. Une foule dense remplit les rues. Elle grouille partout, dans les quartiers neufs, aux vastes avenues et aux immeubles modernes; dans les ruelles tortueuses de la vieille ville dont les maisons basques aux multiples étages se pressent les unes contre les autres; dans les cafés, dans les bars et aussi dans les églises. Ces dernières sont ouvertes comme avant la guerre, les messes se suivent régulièrement, le va-et-vient des fidèles est incessant.

Les jeunes gens arborant des insignes de miliciens dominent dans la foule. Les civils semblent tous appartenir à un même milieu; c'est que personne n'affiche une mise particulière; on ne voit que des vêtements sombres et le béret basque inévitable. Les femmes, pour la plupart, en robes noires, circulent dans les rues sans chapeaux.

Un café au centre de la ville, en face du grand pont. L'établissement est bondé. On boit du café et l'on joue aux dominos. Peu de femmes. Les vieilles traditions sont encore vivantes chez ces farouches défenseurs de la république et des libertés basques. Aussi voit-on rarement ici les femmes se mêler aux hommes en public. Les heures passent, le nombre des consommateurs ne diminue pas. Les vendeurs de journaux vocifèrent. Cette ville de deux cents mille habitants possède une dizaine de quotidiens: « *El Liberal* », organe de Indalecio Prieto, « *Escaudi* », reflétant les idées du gouvernement basque, « *La Tierra Basca* », publiée par l'aile gauche des autonomistes, « *Escaudi Roja* », journal communiste, « *C.N.T.* », organe anarchiste... La République basque, restée démocratique, libérale et bourgeoise, tient à avoir une presse libre, à peine entravée par des restrictions d'ordre militaire.

A 9 heures du soir, l'orchestre du café joue les hymnes patriotiques: l'hymne basque, la Marseillaise, l'Hymne de Riego, et... l'Internationale. Tout le monde écoute cette musique, debout, après chaque morceau des applaudissements unanimes éclatent. Etrange spectacle que cette masse de gens où l'on distingue difficilement le bourgeois du prolétaire, applaudissant avec une frénésie égale l'hymne basque et le chant de la lutte de classe!

Le soir, les rues se vident. Cafés, bars, restaurants, cafés-concerts, cinémas, théâtres, ferment à 10 heures du soir. Et l'étranger commence à se rendre compte que cette ville à l'aspect si paisible se trouve au milieu d'un pays ravagé par une guerre. On lui apprend qu'en temps normal l'énergie électrique vient d'une province voisine actuellement occupée par l'ennemi. Il faut donc se contenter des ressources locales et observer la plus stricte économie.

D'autres signes, d'ailleurs, plus éloquents encore, ne manquent point de lui rappeler la guerre. Voici un grand building en ruines, traces d'une bombe tombée en cet endroit lors de l'effroyable attaque aérienne effectuée par des avions allemands en septembre; voici des immeubles protégés par des remparts de sacs de terre; voici un bataillon de miliciens en tenue de campagne, qui part pour le front; voici un convoi de blessés; voici, sur les murs, des affiches multicolores: « Ceux du front t'appellent! » Voici une inscription à l'entrée d'un restaurant: « Il n'y a que de la soupe et du poisson... »

Oui, la République basque est en pleine guerre. J'en aurai bientôt une preuve tout à fait précise...

#### ON SE BAT DANS LES AIRS

Il fait beau, un soleil presque printanier éclaire la foule bruyante. Entre les pâtés de maisons on aperçoit au loin des collines verdoyantes. La paix et la sérénité semblent baigner la grande ville maritime. Non, décidément, on a peine à croire que le front n'est éloigné d'ici que d'une quarantaine de kilomètres.



Des maisons à Eibar détruites lors d'un raid aérien effectué par des avions allemands.

Soudain un son strident et prolongé déchire l'air. C'est la sirène d'alarme; elle signale l'approche des avions ennemis. Les voitures accélèrent la vitesse, et voici que la foule se met à courir. Les rues et les places se vident en un clin d'œil. Tout le monde a eu hâte de se réfugier dans les multiples abris construits depuis peu de temps par les autorités. J'entre dans un abri installé en face de l'église Arenal, au centre de la ville. C'est toute une ruelle transformée en fortin. Des femmes, des hommes, des enfants. Le premier moment d'angoisse passé, on se met à bavarder, on discute vivement, on blague. Des rires éclatent, et bientôt un brouhaha général anime cette masse humaine entassée dans une sorte

de tunnel terre.

Au dehors tend ni exp l'abri et r carrefour veau peup pes, les ge chaussée, avions év mais ils n des appare tent la g ainsi, et l rène: ses fois la fin républicain nemie. De plit les ru ment.

Cependant bombarder barrage de rent jusq ou se dress fourneaux mis firent deux cent je pus in timent inc dizaine d' les ouvriè formidable femmes et

Pris d'u dhabitants bombes a prison où taines de trer une Grâce au l'Intérieur vint lui-m tastrophe

# LE BASQUE

café  
me  
iego,  
onde  
cha-  
una-  
que  
dif-  
ap-  
ym-  
e de

bars,  
mas,  
soir.  
ndre  
pai-  
ra-  
rend  
rique  
ment  
c se  
osber-

élo-  
e lui  
buil-  
tom-  
vable  
vions  
im-  
s de  
mi-  
part  
bles-  
mul-  
nt! »  
res-  
pe et

leine  
tout

tan-  
e les  
loin  
et la  
ville  
eine  
d'ici  
res.

un ral-  
ands.

ongé  
elle  
emis  
voi-  
rues  
d'œil.  
ugier  
de-  
rités.  
e de  
ville  
for-  
en-  
pas-  
e vi-  
t, et  
cette  
sorte

de tunnel obscur aux parois de sacs de terre.

Au dehors, tout est tranquille, on n'entend ni explosion, ni canonnade. Je quitte l'abri et reviens sur mes pas. Le grand carrefour devant mon hôtel est de nouveau peuplé de monde. Par petits groupes, les gens stationnent au milieu de la chaussée, en scrutant le ciel. Plusieurs avions évoluent au-dessus de la ville, mais ils n'inquiètent personne : ce sont des appareils de chasse loyaux qui montent la garde. Un quart d'heure passe ainsi, et l'on entend de nouveau la sirène : ses trois cris brefs annoncent cette fois la fin de l'état d'alarme. Les avions républicains ont repoussé l'escadrille ennemie. De nouveau, une foule dense remplit les rues. Cela se répète quotidiennement.

Cependant, dimanche, cinq avions de bombardement réussirent à rompre le barrage des appareils loyaux et parvinrent jusqu'à Sestao, faubourg industriel où se dressent les vastes édifices des hauts fourneaux de Bilbao. Les aviateurs ennemis firent pleuvoir sur Sestao plus de deux cents bombes. Une heure plus tard, je pus inspecter les ruines. Aucun bâtiment industriel ne fut atteint, mais une dizaine d'immeubles abritant des familles ouvrières étaient transformés en de formidables amas de débris. Il y eut des femmes et des enfants tués.

Pris d'une fureur spontanée, une foule d'habitants du quartier ravagé par les bombes aériennes, se porta devant la prison où étaient détenus plusieurs centaines de fascistes arrêtés, pour administrer une justice fort peu réglementaire. Grâce au courage du jeune ministre de l'Intérieur de la République Basque, qui vint lui-même haranguer la foule, la catastrophe put être évitée.

Un bataillon de miliciens basques défile dans les rues de Bilbao.



Où tout un  
peuple  
catholiques  
communistes  
socialistes  
lutte contre  
FRANCO



Un kiosque à journaux improvisé à Bilbao.

Le lendemain, d'autres avions ennemis firent leur apparition au-dessus de Bilbao. Je me trouvais à Portugalette, au bord de l'eau, lorsque j'entendis la sirène. Neuf Junkers et treize Heinkel avançaient dans le ciel. Les avions de bombardement, par formations de trois, évoluaient, protégés par ces appareils de chasse. La redoutable escadrille approchait audacieusement du port dont la destruction semblait inévitable. Soudain, on vit s'élever huit petits avions rapides qui se jetaient au milieu des formations ennemies. Un combat aérien s'engagea.

Des cris, des applaudissements retentirent tout à coup autour de moi. Les spectateurs de cette bataille épique saluaient ainsi la victoire des intrépides aviateurs républicains.

Rentré à Bilbao, j'appris qu'un avion de bombardement et deux avions de chasse ennemis avaient été abattus. Deux aviateurs purent atterrir en parachute, tous les autres occupants des appareils détruits furent carbonisés. Tous, des Al-

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL  
**J.-E. POUTERMAN**  
PHOTOS CHIM

On put observer l'un des petits avions piquer droit sur trois bombardiers allemands, et bientôt l'un des trois géants de l'air se précipitait vers le sol, embrasé.

Un parachute se déploya et disparut derrière les collines. Un autre le suivit au bout de quelques instants. Et, pendant que les avions loyaux continuaient à strier le ciel, le gros des forces ennemies rebroussait chemin à toute vitesse.

lemands. On me montra à la Présidence le carnet trouvé sur l'un des deux aviateurs survivants. A la première page de ce carnet, était inscrit, en belles lettres gothiques, un nom : Karl Hermann Schmiedt, Zugfuhrer. A la page suivante, on pouvait lire les noms des autres membres de l'équipage. Pas un nom espagnol. La capitale basque était systématiquement bombardée par des aviateurs nazis montant des appareils nazis et projetant des bombes de fabrication nazie... Il n'y a que le Comité de Londres, présidé par lord Plymouth, pour douter encore de l'intervention du Reich hitlérien dans la guerre d'Espagne.

Depuis ce jour, on ne revit plus au-dessus de Bilbao les avions allemands. Les uns disaient que toutes les escadrilles ennemies avaient été mobilisées pour appuyer la nouvelle offensive contre Madrid; les autres laissaient entendre que les chevaliers ailés de Goering n'osaient plus affronter les braves petits avions de chasse loyaux qui leur avaient infligé une si cuisante défaite.

Quant à Herr Karl Hermann Schmiedt, il doit sa vie à l'esprit chevaleresque de son vainqueur. C'est en effet, l'aviateur républicain qui, ayant atterri avec son appareil à l'endroit même où s'était posé



L'Eglise Arenal à Bilbao.

le parachute du pilote allemand, défendit son adversaire de tantôt contre la foule accourue pour punir le semeur de bombes. Parvenu à le soustraire à la fureur de la population, et tout en tenant encore en respect de son revolver la foule, il ouvrit son étui pour offrir une cigarette au nazi terrorisé. La « barbarie marxiste » put ainsi triompher une fois de plus de la haute « spiritualité fasciste ».

(A suivre.)

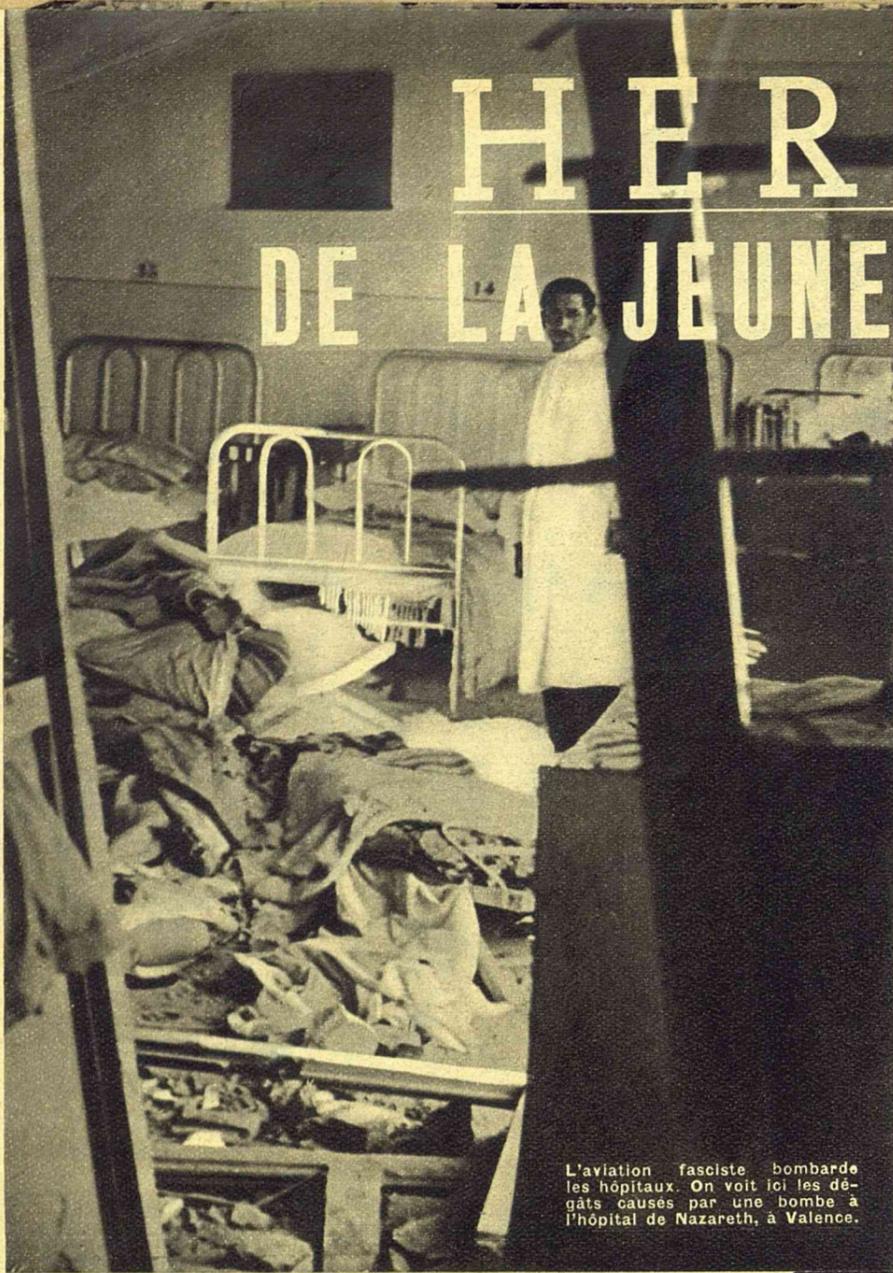
J.-E. POUTERMAN.

# HEROS DE LA JEUNE ESPAGNE

par  
GEORGES SADOUL

envoyé spécial de « Regards » à  
**VALENCE**

où vient de se tenir  
**LE CONGRÈS DE LA JEUNESSE SOCIALISTE UNIFIÉE**



L'aviation fasciste bombarde les hôpitaux. On voit ici les dégâts causés par une bombe à l'hôpital de Nazareth, à Valence.



Une fête à la gloire de l'Enfance espagnole a eu lieu récemment à Valence.

L'AVION vole-t-il la tête en bas ? ... Car voici le ciel sous mes pieds; un ciel d'été où s'effiloche des nuages blancs.

Ce n'est cependant pas le ciel car voici apparaître d'une part l'immense Albufera aux rizières couleur de perle, et de l'autre, le grand jardin vert sombre des plantations d'orangers, au delà de la Méditerranée bordée par l'imperceptible liséré blanc du ressac et les fuseaux gris des Cuirasses. Entre le riz et les oranges, grise et rose, voici Valence, la ville du Cid, devenue, pour quelque temps, la capitale d'un peuple qui commence sa « Reconquête » sur les Maures de Franco.

Valence, la belle Valence où se mêle le parfum des oranges et les senteurs de la friture de poulpe, est illuminée comme les années passées par les réclames au néon à la gloire de l'aspirine Bayer et des compagnies d'assurances. Mais sur la place triangulaire de l'Ayuntamiento, bordée de gratte-ciels provinciaux, c'est une foule inusitée qui bouillonne et se presse.

Un piano mécanique traîné par un âne, joue une *Jeune Garde* de fantaisie, des femmes vendent des cravates et des foulards rouges et noirs à l'effigie de Duruti, des camelots passent en portant sur leur poitrine une large pièce de drap sombre, couverte, comme un damier de pions, d'une infinité d'insignes, de l'étoile rouge au poing fermé et qui dit : « No Passaran. »

Et voici des milliers de jeunes hommes, armés, bottés, revêtus d'une variété incroyable d'uniformes, coiffés de casques, de bonnets de faux astrakan, de passe-montagne, de bérêts basques, de képis, de casquettes bleues bordées de rouge. Ce sont les soldats de l'armée d'Espagne, venus pour quelques jours, du Front de Teruel ou de celui de la Casa del Campo.

Dirigeons-nous vers l'Ayuntamiento, la mairie d'ici, une grande bâtisse blanche à colonnes, à statues, à frontons et à clochetons, dominée par la chauve-souris dorée aux ailes étendues qui est l'animal

protecteur de la ville. Montons l'escalier de marbre blanc et gris que gardent des soldats de seize ans à la lèvre couverte d'un léger duvet et qui tiennent avec ferveur leur fusil, baïonnette au canon.

Nous voici dans la Salle du Conseil, un vaste hémicycle aux hautes colonnes de marbre vert où les Cortès de la République ont tenu leur séance, le mois passé. C'est là qu'aujourd'hui, les jeunes d'Espagne tiennent leur congrès.

Cent cinquante délégués représentent les 250.000 membres de la jeunesse socialiste unifiée d'Espagne. Au moment de la fusion entre jeunes socialistes et communistes, il n'y a pas dix-huit mois, ils étaient 40.000. A la veille du 18 juillet, ils étaient 150.000.

Les cent cinquante délégués sont assis devant des pupitres d'acajou étagés en demi-cercle. Ils sont venus de toute l'Espagne. De l'Espagne libre et aussi à travers les lignes de l'Espagne opprimée.

Voici des béquilles, des bras bandés. Tous ne sont pas revenus du front sans blessure. Ici, comme dans les rues de Valence, une gamme infinie d'uniformes. Celui-ci, à la barbe dorée, se drape dans une ample couverture kaki comme dans une toge. Celui-là avec ses bottes, ses pantalons bleus bouffants, sa tunique au col montant est vêtu de la tenue qui est celle de certains soldats soviétiques. Cet autre, avec sa chemise à carreaux et ses demi-bottes, semble plutôt venu d'un film américain. Sur ce bariolage tranchent les impeccables tenues des jeunes marins et des jeunes aviateurs. Le drapeau rouge de l'aviation d'Albacète est déployé au bas de la loge d'« honneur ».

On a vu successivement à la tribune, Alvarez del Vayo, ministre des Affaires étrangères, dont les cheveux gris lui retombent sur des lunettes d'écaille noire, le directeur de l'Observatoire de Madrid, véhément et maigre; la *Passionaria*, dont le visage limpide et brûlant est celui de la mère et de la sœur de tous les Espagnols. Carillo, enfin, secrétaire général de la Jeunesse socialiste unifiée, qui, plusieurs heures durant, dans un discours d'une tenue en tous points remarquable, définit le rôle de la jeunesse unifiée, brigade de choc aussi bien au front que dans les usines de l'arrière.

(Suite page 16.)

A Valence, l'on distribue aux enfants des jouets envoyés par les travailleurs parisiens. (Ci-dessous)



ILLUSTRA  
C  
CHRON  
C'EST  
nac  
I  
de  
clocher p  
flacon, il  
L'œil ron  
teste que  
lui.  
De loir  
lage, com  
ves de Pa  
Tout a  
tellée de  
Planadur  
du réveil  
matin.  
Dans l  
lent. Le k  
noble. L  
café au l  
négligé,  
leurs œu  
sement,  
role! Les  
le brique  
au pied  
ses neuv  
foins, et  
veaux :  
Les bec  
être dorm  
nies de v  
lit, ils pis  
mes du  
Par le  
trous du  
gnent le  
les chie  
temps. L

# FIEVRE

# AU VILLAGE



ILLUSTRATIONS DE LINGNER

R O M A N I N É D I T  
DE LUDOVIC MASSÉ

## CHAPITRE PREMIER

### CHRONIQUE DU PETIT MATIN

C'EST un village du nom de Planadura.

Il a une silhouette appliquée de dessin d'enfant. Avec son clocher pointu, ses épaules étroites de flacon, il n'espère étonner personne. L'œil rond et blanc de son cadran atteste que toute la surprise est pour lui.

De loin, il a l'air d'un heureux village, comme on en voit dans les rêves de Paris.

Tout autour, la campagne est constellée de mas. Les basses-cours de Planadura en reçoivent le premier cri du réveil, le redisent et l'usent tout le matin.

Dans les maisons, les bêtes s'éveillent. Le bélier étérne comme un père noble. Les agneaux réclament leur café au lait du matin. Les poules, en négligé, et l'œil chassieux, comptent leurs œufs à voix haute, — heureusement, on ne les croit pas sur parole! Les chevaux de labour battent le briquet. Et les vaches, qui ont plié au pied de leur lit une pile de bouses neuves, prétextent un rhume des foies, et répondent aux appels des veaux : « Ma-la-de... »

Les bœufs sont debout; ils ont peut-être dormi comme ça... Ils ont des manières de vieux célibataires. Au saut du lit, ils pissent avec une dignité d'hommes du monde...

Par les escaliers, les trappes, les trous du plancher, les bruits atteignent les cuisines. Les habitants et les chiens se réveillent en même temps. Le chien du pauvre a le réveil

lyrique. Il aboie d'emblée, même si cela ne rime à rien. La patronne qui ne comprend rien aux vers, lui dit de se taire. Il a l'expérience des ordres brefs; il file par un entre-baillement, et se dépêche d'arriver le premier au seuil des portes qui sentent bon.

La boucherie a des portes rouges. Le boucher y dépêche, devant, un mouton dont la viande palpète encore. Ils sont quelques chiens à attendre, d'un peu loin, que l'homme ait un geste généreux. Mais le boucher n'a que des gestes cruels, et plus d'un chien, le Farou, Dime, Cibèle, Clémenceau, pourrait montrer, à son flanc maigre, une vieille cicatrice d'écorchoir.

A l'horloge, qui perd son temps à louvoyer entre l'heure ancienne et l'heure nouvelle, il sonne quatre heures.

Le père a passé un pantalon bleu, enroulé sa ceinture longue et lâche. Il jette le gilet sur son épaule, où il pend comme une loque. Puis il roule une cigarette en pensant à son âne qu'il doit conduire à l'abreuvoir pour lui faire les idées claires.

L'abreuvoir a reflété le ciel toute la nuit. Il est encore plein d'étoiles. La première bête qui s'approche les fait s'évanouir. Le maître siffle deux petites notes fraîches comme un murmure de ruisseau. Le niveau de l'abreuvoir baisse sans bruit. On entend un gémissement de gouttes quand la bête lève la tête pour dire qu'elle a fini.

De l'aire de Bonnacase, on découvre tout, on peut donner nom à tout. Le charroi sort du village, vers la

rivière, vers l'aspre, vers le bois. Cet homme, c'est Tabe, le fossoyeur; il ne prend jamais d'autre chemin que le chemin du cimetière.

Sur le sentier du château féodal, trois vaches descendent paisiblement dans le creux. L'une d'elles est en tablier blanc. Une autre s'arrête pour gratter son menton du bout de son escarpin.

La Glousse doit pousser sa brouette dans la descente tant elle est lourde de linge sale. Elle lave tout l'été et se plaint de manquer de draps, de chemises et de l'essentiel. Elle emmène sa nuée d'enfants, pour qu'ils ne se brûlent pas vifs en son absence, comme son dernier.

Là-bas, le curé pioche son coin de terre. Il s'est retroussé comme un homme. On voit blanchoyer sa culotte au genou.

Soudain, une ombre croît sous les acacias.

C'est le Galline, la terreur de Planadura.

Il fait soudain plus frais. Le Galline va au bois, et sa hache n'est que pour les arbres.

N'empêche... On fait celui qui refait la bague de son espadrille. On ploie modestement l'échine.

Il a bougonné. Il a ses idées rouges. Cela lui fait un regard de feu, raide comme un trait de fusil...

### ROUGES ET BLANCS

Planadura n'a pas de retard sur Fontfrède ou Casteillas. Il donne sa majorité au cartel. Il y a des villages, tout près, qui, avant la guerre, en étaient encore à chercher le vent.

Planadura n'a pas de ces souvenirs maussades. Il y a, depuis la Commune, quelques vieux ferrés sur la doctrine. Ils sont quatre, ils sont cinq. Quand un meurt, ils hésitent sur le remplaçant. Ils s'assoient sur un parapet, en rang d'oignons. Leurs mots d'ordre partent de là. Ils font et défont les conseils municipaux. Ils règnent.

C'est Xatard le journaliste qui les mène. Xatard est correspondant de *La Dépêche de Toulouse*. Il lit et écrit comme un instituteur. Il est retraité de l'armée, mais de si longtemps qu'on l'a oublié.

Pour tout dire, il faut encore, de temps à autre, résister à la calotte. Il y a pour cela, le Bloc. Le Bloc, c'est un symbole ingénieux. On y serre les imaginations dans un moule carré qui peut péter, un soir de passion, comme une machine infernale.

A Planadura, depuis trente ans, le rouge a cinquante voix, le blanc vingt-cinq. La Mairie est au parti. *La Fraternelle*, le *Syndicat de l'Aigall* ont des présidents du parti. Les jours de fête, la rue est pleine de républicains heureux de s'affirmer. Ils se tapent, pour cela, sur la poitrine, avec les nœuds des doigts. Elle résonne. Ils ont la poitrine sonore comme leurs convictions.

Les blancs ont l'air de se nourrir de miel. Ils font de l'opposition en sourdine. De temps en temps, l'un d'eux, poussé à bout, tire son portefeuille, le frappe du plat de la main et élabousse tout :

— La République? Là voilà!  
C'est un argument qui fait réfléchir.

Il y a eu des maires fameux. Le plus fameux, c'est Bartissol, le maire actuel.

Il pèse cent kilos. Il s'est trouvé être le plus fort et le plus méchant du Bloc. On l'a choisi pour ça. Ses amis le redoutent. Pensez, ses ennemis!

Bartissol s'exalte pour une allocution ou un dégrèvement, à tel point que le demandeur attend dans les transes.

— Je t'obtiens ça! dit-il.

Il court à la mairie. Il en sort en brillant. Il brandit des papiers verts, bien se tenir...

Du député, il dit : « Je l'ai dans ma poche! » Et du conseiller général : « Je l'ai au ...! »

Parfois, c'est vrai...

Dans les villages voisins, à Fontfrède, à Casteillas, la politique, aussi, fait des siennes. Mais, à Planadura, elle est compliquée de mille soucis. L'apparence a menti. Planadura n'est pas un village heureux. Il est marqué. Les vents y sont plus forts qu'ailleurs, les gelées et la sécheresse plus surnoises, les crues plus dévastatrices. Les yeux sont toujours fixés sur quelque nuée. Les vies y sont étrécies, les souffles prudents et courts. On y marche, à pieds nus, dans la voie étroite. Il y a de la fièvre dans l'air. Et puis, il y a le Galline...

## CHAPITRE II

### EXPLOITS DE GALLINE

Le Galline est un homme de cinquante ans.

C'est aussi l'oncle de Bartissol, le maire de Planadura.

C'est aussi la terreur du village.

Il sort, calme, de sa maison, où Tréssette sa femme ne lui fait que de bons comptes, où Diane sa chienne remue toujours affectueusement la queue. Sitôt qu'il est dans la rue, son sang gronde. Sa colère se met à tourner en rond dans la cage de sa poitrine.

Il ne fait rien à qui ne lui fait rien on ne lui dit rien. Mais un geste ou une parole maladroits échappent vite. Et il trouve d'étranges significations à des choses qui ne signifient rien.

Ce sont les innocents qu'il rate le moins. Mais y a-t-il des innocents sur la terre?

Il boit. Il espère noyer sa haine. Mais elle surnage et se débat.

Il se saouille le samedi et le dimanche et quand il y a occasion. Mais la grande époque, c'est celle du pressurage avec son intarissable pissat rouge.

Pendant le mois, il ne connaît plus personne sur terre que Tréssette, sa femme, dont la douceur sévère le dégrise, Diane, sa chienne, qui l'attendrit à force d'humilité mélancolique. Il reconnaît aussi son fils, en soldat, dans un cadre ovale. Il l'aime, depuis qu'il est mort, mieux qu'avant.

On entend, le matin, en ouvrant les volets :

— Le Galline a assommé les frères Raixach et le vieux Pinède, cette nuit!...

— J'ai tout entendu!

— Les gendarmes ne tarderont pas!

— J'espère!...

— Les gendarmes viendront si on leur dit de venir. Ils ne demandent pas mieux que de mettre ordre. Mais il faut qu'ils sachent, tout de même...

— C'est Bartissol que ça touche comme maire! Mais ce cochon dit que ce n'est rien, ça! Il doit attendre qu'il y ait des morts!

Il n'y a pas encore eu de mort. Mais hier, la noce du fils Bouchou a été ensanglantée. Le Galline a cru que le marié était goguenard ou le bonheur de sa figure lui a déplu. Il l'a cogné. Il a cogné tous les hommes qu'il a vus devant lui, levant les bras.

— Si les gendarmes ne viennent pas, c'est qu'il y a entente!

— Si c'est pas malheureux qu'on puisse s'entendre avec un criminel comme ça!

— Je vous dis que c'est Bartissol qui étouffe tout. Pour l'affaire de l'Hostal, il a dit au brigadier qu'il pouvait s'en retourner, que la plainte était faite par un farceur.

— Pendant que l'Hilaire s'en fou-tait la vue. Si c'est pas malheureux!...

Les gendarmes ont arrêté le Galline trois ou quatre fois en dix ans. Ça s'est toujours bien passé. Mais ils savent bien qu'il faut manier l'homme comme une bombe et qu'un jour il peut leur éclater dans le nez.

C'est pour Menout, le garde des eaux, qu'il est allé en prison une première fois.

Il péchait dans le Stex, palpant le dessous des pierres, à la tombée de la nuit, quand le chevesne et la truite fatigués de se tenir dans le courant, s'en viennent y dormir.

Menout se dressa dans l'oseraie pouilleuse. Il portait son habit réséda, sa plaque luisante, et il avait l'air d'un spectre vert au clair de lune. Il arriva au bord de l'eau.

— Je vous y prends enfin, dit-il.

Le Galline reconnut le garde et il vint sur la berge pour le raisonner :

— Tu vois, dit-il, en faisant bâiller sa musette, que je pêche en passant, pour m'amuser...

— Je vous dresse procès-verbal!

— ...que je n'ai quasiment rien pris. Avec l'enfile et le canal, je ne dis pas qu'on ne mérite sa peine... Mais pour cette misère...

Menout se trompa sur cette humilité. Il fit le résolu. Alors le Galline prit une pleine poignée de sa tunique, sur la poitrine, et le souleva violemment contre lui :

— Tu veux donc que je te fasse la peau, pistolet?

Menout, soulevé, gigotait au-dessus de l'eau.

— Lâchez-moi, lâchez-moi ou ça vous coûtera cher.

Alors, le Galline en fureur emporta le petit pantin clabaudant à travers la rivière. Les jambes du Menout traînaient dans le courant.

— Tu peux prier Dieu... ricanait le Galline.

Menout se débattait; sa dignité le tenait encore.

— Tu peux prier Dieu!...

Il l'emporta sur le Rocas de la Lloubé. L'eau du gouffre était noire. Il y saucha le garde en le retenant par les pieds, l'en retira soufflant et râlant, l'y replongea jusqu'à ce qu'il le sentit mou, rendu.

Il l'étendit sur la roche. Menout n'avait plus son képi. Ses cheveux ruisselants s'étaient partagés comme le poil d'un chien noyé.

Le Galline voulut lui ouvrir la bouche pour lui arracher des promesses. Mais il ne put desserrer les dents. Alors il pensa que Menout était mort, et il s'en alla...

Lorsque Menout, ressuscité, expliqua aux juges qu'il devait la vie à quelque miracle, ils ne purent s'empêcher de penser qu'il exagérait. Ils furent presque indulgents pour le Galline, qui ne s'en rendit pas compte et les classa, dans sa mémoire, à la suite de ceux qui ont une dette à payer.

Il y avait des ennemis que le Galline méprisait plus que d'autres et qu'il traitait simplement.

Pompidor, le facteur auxiliaire, fait la tournée des Tourettes et des mas. Il marche douze heures par jour, par des traverses. Aux pauses, il fume un peu. Quand il s'ennuie, il lit les adresses des lettres, les cartes postales, la « Gazette agricole », qu'il porte aux confins du territoire, à un fermier qui détecte les fonctionnaires. Pompidor s'instruit; il sait des petites choses qu'il répète. Il y a même des gens, qui le font parler, pour voir s'il est si savant qu'il dit. Il les étonne avec toutes sortes de confidences.

Comme il fait le tri avec le facteur-

receveur, rien ne lui échappe du trafic épistolaire. La Fouchine de l'Hostal fait son profit de ses indiscretions. Elle sait, ainsi, que la Jeanne du Tabe a une amie à Fontfrède, une parente à Perpignan. Elle fait des rapprochements parce que le Galline s'endimanche de temps à autre.

C'est Pompidor qui paiera la casse. Le Galline le fessera, au bosquet, dans l'exercice de ses fonctions. Le derrière lui cuira une semaine et il pensera à sa honte chaque fois qu'il voudra s'asseoir...

Tibaut, dit Ristourne, a les oreilles décollées. C'est le Galline qui les lui a tirées, pendant la guerre, pour une affaire de carte de pain. Il dit que ça vient de la chaleur du four qui les recroqueville...

Hilaire, le frère de la Fouchine, est balafre comme un ancien combattant. Il le tient d'un soir, où, à l'Hostal, il réclamait vivement le règlement d'une tournée. Le Galline avait brisé un verre vide dans son poing crispé et lui avait jeté les débris au visage. On crut longtemps que les yeux de l'Hilaire avaient dégouliné avec son sang. Il a maintenant une figure hideuse, fripée de cicatrices vineuses, comme une nappe élaboussée...

\*\*

Les racontars des femmes blessaient étrangement le Galline. Il y en avait à qui il eût tordu le cou et qu'il désirait en même temps.

Il s'en prenait à leur homme.

Maloune était affligé d'une longue chipie, dont les lèvres ne se collaient jamais et qui dépiautait les consciences comme des lapins. Elle faisait courir, du Galline, qu'il avait violenté la Finette, incendié la meule de Mingall, empoisonné le puits Roure, d'autres choses qui enveloppaient les indignations de sifflets de lanterne.

Fouler cette tige d'euphorbe, pouah! Le Galline vint pourtant, un soir, à

musculeux. Il ne l'eût pas plutôt essayé qu'il était crucifié contre la porte, un genou dans le ventre, la tête ballante sous les coups de poing. La femme de Maloune avait verrouillé la porte et quand elle entendit les supplications de son homme et ses râles, elle s'en vint à la fenêtre, hurler au secours.

Mais le pas de Galline décroissait déjà dans la ruelle obscure...

Maloune ne voulut voir aucun médecin. On le soigna avec des fleurs de lys trempées dans de l'alcool, quelques sangsues. Il n'ouvrait les yeux que dans son délire. Il se dressait sur le lit et il recommandait farouchement à ceux qui étaient près de lui de ne rien dire de tout ça.

Il a gardé une faiblesse de langue et le souvenir vient de temps à autre halluciner son regard...

### MÉDIATEURS

Chaque fois, le Galline revenait de prison avec un air de chien enragé, et le village poussait le verrou et faisait le mort. Il allait de rue en rue, les dents serrées. Il gesticulait sous les fenêtres closes.

Alors, paraissait le curé : Mossen Soubirane. C'était un homme très grand, très droit. Il marchait sur le Galline en souriant, et lui tendait les bras comme à un copain qui revient d'un bout du monde. Les deux hommes entraient au presbytère où Cham s'arrêta d'aboyer pour leur lécher les mains.

Parfois, c'était Monsieur Grégoire, l'instituteur qui venait apaiser le Galline. Le veston n'avait pas le prestige de la robe noire. Le Galline le recevait rudement.

— Que me voulez-vous, vous ?

— J'ai à te parler ! disait crânement Grégoire.

Le Galline se laissait emmener à l'école. Ils s'asseyaient dans la cuisine, pleine de soleils en cuivre et en fer-blanc. Les enfants de l'instituteur s'en allaient jouer dans la cour, où leurs jeux s'alentissaient. Mme Grégoire, tout émue, portait le vin, deux verres clairs et profonds; puis elle disparaissait avec une douceur d'ombre.

M. Grégoire parlait de la pêche, de la chasse, des joies champêtres de l'homme libre. Sa volubilité souriante submergeait le Galline, occupé à résister à l'envoûtement. Sa pensée, emplie de projets terribles, s'épuisait à barrer l'entrée à toutes ces images fraîches, ironiques, amollissantes.

Puis, d'un coup, il était vaincu.

Il arrivait qu'il racontât la prison, les murs obsédants, le gardien-chef détesté. Il méprisait tous les hommes. Il en broyait à tout instant, d'importants, dans ses poings.

Une brute qui parle est une brute meilleure. Quand le Galline sortait de l'école, il lui tardait de revoir sa femme et sa chienne.

Parfois ces amitiés pèsent au Galline; il aimerait les voir tourner en haines. Il essaie des trucs; il a souillé les marches de l'église, il a fait sur la porte une croix avec de l'ordure; il a tordu le cou aux trois pauvres poules de M. Grégoire.

Il a envie de les bousculer avec leurs croulantes brassées de bonté et de pardon...

Ce mois de prison, il s'était promis de le faire payer au village. Il rêva, trente fois, qu'il saignait des hommes de là-bas. Il alignait leurs cadavres sur la paille; quand il en appelait un par son nom, il ouvrait les yeux; il ouvrait les yeux et il avait peur, tout mort; il voulait se sauver, mais la lame le tenait à la paille, cloué comme une cheveche.

Il s'était promis trop de choses. Quand il rentra, Tréssette l'accueillit en pleurant. Lui, regardait sur la table, un couteau de cuisine qui luisait et sa hache de travail, muselée, dans un coin...

(A suivre.)



« C'est la Galline, la terreur de Planadura... »

son pas de porte. Maloune descendit à son appel, le manger à la bouche. Le Galline lui dit :

— Je viens arracher la langue à ta salope! Et il mit la main sur le loquet. Maloune voulut arrêter le bras

t es-  
e la  
tête  
r. La  
ouillé  
sup-  
rà-  
urler  
ssait  
mé-  
eurs  
quel-  
yeux  
sur  
che-  
e lui  
ngue  
utre  
t de  
é, et  
isait  
les  
les  
ssen  
très  
r le  
les  
ient  
om-  
nam  
r les  
oire,  
Gal-  
tigue  
vait  
ne-  
r à  
isi-  
en  
eur  
où  
ré-  
eux  
dis-  
bre.  
de  
de  
nte  
ré-  
m-  
t à  
ges  
on,  
hef  
es.  
or-  
ute  
de  
m-  
lli-  
ai-  
illé  
la  
l a  
les  
urs  
de  
nis  
va,  
nes  
res  
un  
il  
out  
la  
m-  
es.  
lit  
a-  
ait  
ns

LE LAPIN A GILL ■ à Montmartre ■ Photo Papillon



# "Vous ne connaissez pas

# PARIS!

UNE GRANDE  
DE  
CLAUDE MARTIAL

Légende à  
trouver.



**V**ous ne connaissez pas Paris?  
Bien sûr. Qui donc connaît Paris dans ses aspects multiples et changeants? Le hasard de nos flâneries, la succession de nos déménagements nous ont rendu familiers, à tous, des coins de Paris, des bouts de ville. Et nous avons, sur des quartiers voisins, sur des arrondissements souvent traversés, des impressions légères, souvent revisées, parce que la ville est mouvante, et qu'elle change de visage selon les heures.

Paris, nous connaissons surtout son visage maquillé, son aspect de grande dame qui se met en frais pour recevoir ses visiteurs.

Ce n'est pas ce Paris-là que nous voudrions vous faire connaître. Mais la Ville-Lumière a ses ombres. La capitale a ses taches de misère, de crasse, ses îlots de maladie, sa lèpre même, dont des quartiers périclitent, par lambeaux.

Ce n'est pas, non plus, ce Paris seulement que nous voudrions faire défiler devant vos yeux.

La Ville est une, avec sa misère et sa gloire, et point n'est besoin de retoucher sa carte pour en faire un tableau ou trop sombre, ou trop clair.

Elle est une. Elle n'est pas immuable.

Paris restera Paris, sans ses taudis, sans ses ruelles malsaines, sans ses coins d'ombre et de malheur.

Refaire Paris?

Une ambition démesurée. Il ne s'agit point là d'apporter une approbation sans qualité aux rêves des démolisseurs de villes et des constructeurs de gratte-ciel.

Mais, simplement, souligner les taches, dire, pour chaque arrondissement ce qu'il importe de faire, — et vite, — pour l'hygiène, la santé, la beauté.

Petits problèmes, et grands soucis.

Nous irons, un peu au hasard, sans respecter un numérotage arbitraire, à travers Paris, à travers le Paris construit pendant les siècles. Nous ferons quelques haltes devant le passé. Pour rappeler, surtout, sur quels exemples le peuple de Paris, dans ses luttes quotidiennes, peut s'appuyer.

Nous essaierons aussi, nous essaierons surtout d'indiquer, sur chaque point, les progrès à réaliser, d'urgence, pour la conquête d'un peu d'air, d'un peu de place, d'un peu de soleil.

D'un peu de lumière.

Rue de l'Abreuvoir, où les  
mousquetaires laissaient  
leurs chevaux.



LE 8<sup>e</sup>

## VERSANTS de la BUTTE



Deux grandes lignes  
de fer, dont les funi-  
sonnent les rivi-

S!"

ENQUÊTE

AL

somme

LE 8<sup>e</sup>

UT

s lignem  
les fumpoi-  
les riv

**U**N train arrive. L'avion descend. Paris s'annonce. Et l'on voit, d'abord, ou le Sacré-Cœur ou la Tour Eiffel. Mauvaise enseignes pour la Ville-Lumière. Nos pères avaient bien mauvais goût.

Le Sacré-Cœur, il domine toute la butte Montmartre, il place Paris sous le signe de ce chef-d'œuvre des architectes trop bien-pensants et malfaisants de l'ordre moral. Pâtisserie lourde. Où donc les flèches ailées d'un Moyen Age idéaliste? Ici, la matière triomphe. L'esprit français est écrasé.

Et c'est, pourtant, Montmartre!

Montmartre, l'évasion des soucis de la ville. Montmartre, la halte spirituelle vers le rire, la bonne humeur, les lumières du soir et les zig-zags nocturnes. Un peu de mousse en haut du verre. De frais sourires. Des propos vifs. Le « gay Paris »!

On y monte, très vite, à travers les enseignes au néon, dans une rumeur de jazz et de rires. Tout scintille, comme les clinquants d'un costume de fée bonne enfant. La vie, là, n'a jamais sommeil.

Porte Clignancourt : la zone au pied des H. B. M.



Rues droites, qui, bientôt, commencent à se trémousser, comme prises de boisson. Maisons plantées un peu de guingois, à la façon d'un bonnet de fêtard. C'est ça, le Montmartre de la tradition.

Au-dessus, dans la nuit qui spiritualise tout, veille la lanterne du Sacré-Cœur, phare aux phalènes. Et puis, en haut de la côte, il faut redescendre vers des quartiers plus tranquilles, des quartiers où dorment les travailleurs, des quartiers où le champagne est inconnu, et inconnus les rires.

Le XVIII<sup>e</sup> aussi, c'est la Chapelle, et c'est la Goutte d'Or.

Tout un passé qui serpente dans les lacets de la rue Lepic, qui se réfugie rue des Saules. Des fantômes qui surgissent à chaque carrefour. Montmartre. Mont des martyrs? Mont de Mercure? Qui sait. En haut, de tous temps, il y eut un temple. Les dieux savaient choisir, pour leur publicité, des emplacements bien en vue.

Les mêmes cloches argentines qui conviaient les Bénédictines à Mâlines tintent encore dans le matin. Les couvents ont changé de robes. C'est tout. Et les mousquetaires de capes. Rue de l'Abreuvoir, ils laissaient leurs chevaux et allaient chez la Mère Catherine avant de se rendre aux cinq à sept des mères supérieures. Les rues n'ont pas changé, si les mousquetaires modernes ne sont plus invités aux thés religieux.

Au pied de la Butte, un peu plus tard, la Commune a pris son essor autour d'un parc à canons. Aux côtés du peuple en colère, le 18 mars 1871, un jeune homme cherchait son destin. Il s'appelait Georges Clemenceau. Montmartre, c'est, très tôt, un fief socialiste. On élit Gustave Rouanet et Jean Varenne, et puis, en 1912, Marcel Cachin. Montmartre est à l'avant-garde des idées neuves.

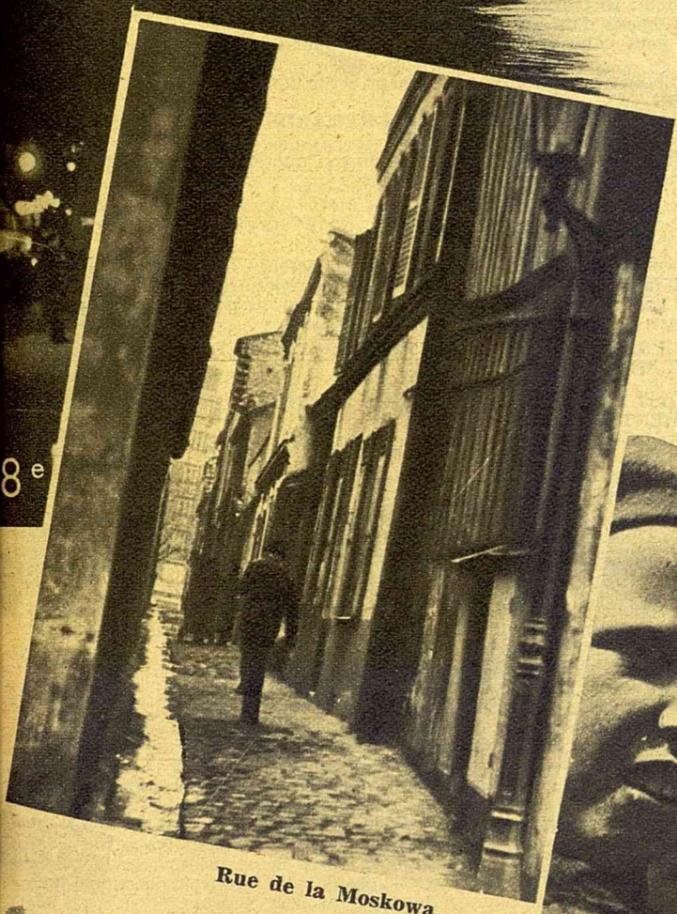
Montmartre, chère tête chaude, a ses caprices aussi. Et c'est la fantaisie qui choisira, par exemple, un Auguste, le boucher Sabattier, pour représenter un des coins spirituels de Paris... Fantaisie.

C'est qu'il y avait, aussi, aux flancs de la Butte, les fiancés des Muses. Autour du Château des Brouillards, cette vieille ferme du XVII<sup>e</sup> siècle qui, maintenant, tombe en ruines, ont passé les silhouettes de la bohème moderne, les Steinlen et les Utrillo. Et Pierre Mac Orlan, familier du « Lapin à Gill », et André Salmon, qui n'était alors qu'un pur et beau poète.

Montmartre d'hier, centre des artistes que l'on voudrait ressusciter. Un des grands projets des Comités de Front populaire, c'est de redonner de la vie et de la vigueur à un Montmartre régénéré, un Montmartre avec des cabarets populaires et des chansonniers libres. Un Montmartre sans les bandes du Bas-Pigalle, sans les marchands de coco, les amis de Carbone, les vendeurs de la drogue et les marchands d'un amour qu'on n'ose pas dire on nom.

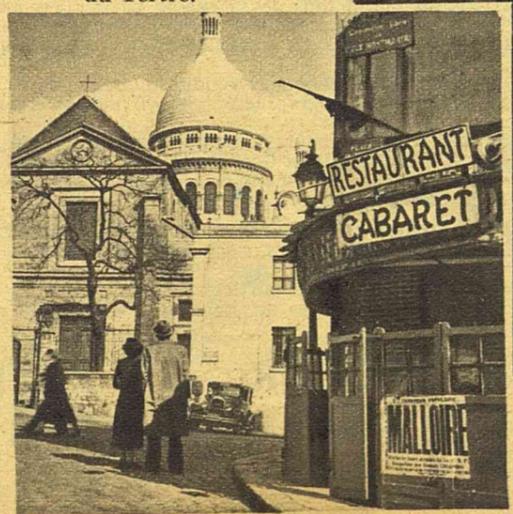
## ARRONDISSEMENT

Les gosses de la Butte.



Rue de la Moskowa.

Ici, commence la place du Tertre.



Les artistes, ils sont là, déjà, dans cette maison que l'on appelle, par exemple, Montmartre aux Artistes. Ils sont dans les théâtres voisins, avec Dullin, à l'Atelier, avec le Studio 28, ou la Maison de la Culture. Du pain pour les planches de la scène, n'est-ce pas?

Il y a des sites à garder, comme la place du Tertre, avec ses vieux arbres, ce doux coin de province égaré dans Paris. D'autres à aménager, comme le square Saint-Pierre qui vous a toujours l'air d'attendre une nouvelle équipe d'ouvriers, le square Saint-Pierre où l'on pourrait replacer, par exemple, cette statue du Chevalier de la Barre, victime de l'intolérance, déplacée et mise au rancart parce qu'elle gênait, paraît-il, la perspective.

Et puis, dans ces rues de la Butte, pénibles à gravir, dans ces quartiers où des escaliers interminables, si souvent, courent les pâtés de maisons, on manque un peu d'autobus. Ils s'essouffaient? Ils sont maintenant assez forts pour grimper les pentes les plus rudes. Des voitures pour Montmartre!

De l'air, aussi. Car la Butte sacrée, dans ses flancs, recèle des foyers de tuberculose. Curieux quartier, tout de fantaisie, où les riches maisons se mêlent aux taudis comme de belles dames, dans une visite de charité, se penchent vers les misères sans autrement s'en affecter. Avenue Junot, il y a les luxueuses maisons des stars du cinéma. Et puis, dans le prolongement même, la rue Norvins, avec ses foyers pauvres.

De temps en temps, comme ça, que l'on monte ou que l'on descende la Butte, la perspective se brise. Les maisons s'affaissent, prennent un air de malheur. Trois étages tassés l'un sur l'autre. Des fenêtres étroites. Des escaliers obscurs. Même les murs ont un air anémique. Allez donc mettre un peu de coquetterie dans ces appartements dont la cloison s'effrite? Pas de tout à l'égout, bien sûr! Ni eau, ni gaz, souvent. Beaucoup de familles s'éclairaient encore au pétrole, à cent mètres du cœur lumineux de Montmartre.

Il y a pire. Il y a les îlots insalubres. Il y a ce fameux passage Karcher où le ruisseau coulait dans le milieu de la rue et qu'il a fallu, pour repaver, un chiffre record de démarches effectuées par le conseiller Gaston Auguet.

Passage Karcher, cité Durel, impasse Trainée, passage du Poteau, passage Léon, cité Falaise, rue Moskowa, rue Bonnet. Chaque quartier a ses maladies locales.

Mais, tout de même, il y en a de mieux servis! Car Montmartre n'est pas tout le XVIII<sup>e</sup> arrondissement! Deux grandes lignes de chemins de fer — et quelles fumées n'empoisonnent pas les riverains qui s'en plaignent depuis toujours, isolent l'arrondissement en deux groupes. D'un côté, les Grandes Carrières et Clignancourt, avec leurs artistes, leurs fonctionnaires, leur petite bourgeoisie, un semblant d'aisance tout au moins. Et puis le prolétariat qui souffre de la crise autrement plus durement que ses employeurs, le prolétariat de la Chapelle et de la Goutte-d'Or.

Il réclame, lui, une trouée de grand courant d'air avec des maisons claires, de nouvelles H.B.M. avec des squares et des terrains de sports. Il réclame la disparition de sa « Cité Jeanne-d'Arc », le passage Lathuile, nid de misère et berceau de tuberculose et de rachitisme. Le passage Lathuile, une honte de Paris, dont les maisons appartiennent à la... Banque de France.

Il voudrait, aussi, que l'on rétablisse la Petite Ceinture après électrification des lignes. N'a-t-on pas créé, pour les automobilistes, un merveilleux chemin circulaire avec les boulevards militaires?

Ce n'est pas tout. Le plus peuplé des arrondissements de Paris, avec 280.000 habitants, a su travailler un programme local de grands travaux. Le Comité intersyndical, que n'aime pas le conseiller Joly, groupe 35.000 syndiqués et a son plan.

(Lire la suite page 22.)

La Semaine prochaine :

Le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>ème</sup> ARRONDISSEMENTS

La rue de la Paix et les Halles,

La Bourse et le Sentier.

**CONCOURS**  
18<sup>ème</sup> ARRONDISSEMENT  
**BON**  
de participation

# la décision s'impose!

APRÈS AVOIR LU LE PREMIER ARTICLE DE LA GRANDE ENQUÊTE DE CLAUDE MARTIAL

“ VOUS NE CONNAISSEZ PAS PARIS ! ”

vous participerez dès maintenant aux

## concours originaux et faciles

QUE “ REGARDS ” LANCE AVEC CETTE ENQUÊTE

# 16.500 Frs de PRIX

### 1<sup>er</sup> CONCOURS

NOUS AVONS PERDU

UNE LÉGENDE

## TROUVEZ-LA

VOICI LE REGLEMENT TRES SIMPLE DE CE CONCOURS :

Comme aujourd'hui pour le 18<sup>e</sup>, chaque semaine, une des photos publiées avec chaque arrondissement n'aura pas de légende. Elle représentera, en général, une rue de l'arrondissement ou un détail de rue facile à reconnaître. Il faudra nous donner le nom de la rue ou l'adresse du détail représenté.

Pour départager les concurrents ayant répondu exactement, nous leur demandons de nous indiquer accessoirement combien de réponses nous recevrons pour l'arrondissement. Celui dont le chiffre se rapprochera le plus du chiffre réel de réponses reçues aura le premier prix et ainsi de suite.

Tout le monde, sans distinction, pourra concourir pour chaque arrondissement, depuis la publication jusqu'à 15 jours après la publication du dernier arrondissement. Ainsi, tous auront largement le temps de s'orienter pour tous les arrondissements.

Avec chaque arrondissement sera publié un bon de participation qu'il faudra détacher et nous renvoyer avec la réponse. Toute réponse non accompagnée du bon de participation qui doit aller avec, sera écartée. Sur l'enveloppe de la réponse, écrire la mention « CONCOURS ».

QUATRE BEAUX PRIX PAR ARRONDISSEMENT

1<sup>er</sup> Prix : 100 francs en espèces.

2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Prix : Chacun 50 francs en espèces.

4<sup>e</sup> Prix : Un abonnement d'un an à « REGARDS ».

On peut concourir pour tous les arrondissements

... et gagner plusieurs fois

La photo du premier de chaque arrondissement, avec son consentement, sera publiée dans « REGARDS ».

Un Jury, dont la composition sera donnée dans « REGARDS », contrôlera le dépouillement, le classement et attribuera les prix.

La liste des gagnants sera publiée dans le numéro qui suivra la clôture et les photos des gagnants, reçues, dans le numéro suivant.

### 2<sup>ème</sup> CONCOURS

Dans ce concours plus spécialement destiné à nos lecteurs de province et de la banlieue parisienne, il faudra à l'issue de notre enquête, répondre à deux questions :  
QUELLES SONT LES CINQ PLUS BELLES PHOTOS PUBLIÉES AU COURS DE NOTRE ENQUÊTE ?

QUELLES SONT PARMI TOUTES LES PHOTOS PUBLIÉES, LES DIX QUI CARACTERISENT LE MIEUX PARIS ?

CE CONCOURS EST DOTE DE 3.000 FRANCS DE PRIX QUE SE PARTAGENT 25 CONCURENTE.

1<sup>er</sup> Prix : 500 francs en espèces et un beau bracelet-montre d'une valeur de 350 francs.

2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> Prix : Chacun un bracelet-montre de 350 francs.

5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Prix : Chacun 150 francs en espèces.

Du 7<sup>e</sup> au 10<sup>e</sup> Prix : Chacun 50 francs en espèces.

Du 11<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> Prix : Chacun un abonnement d'un an à « REGARDS ».

Du 21<sup>e</sup> au 25<sup>e</sup> Prix : Chacun un abonnement de six mois à « REGARDS ».

REGLEMENT

Faire des listes de réponses distinctes pour chacune des questions. La même photo peut figurer sur les deux listes. Pour identifier chaque photo, indiquer le texte de la légende l'accompagnant et l'arrondissement.

Les photos sans légende valent pour ce concours. Les identifier, le cas échéant, en indiquant qu'il s'agit d'une photo sans légende et l'arrondissement.

Les 5 photos de la première question et les 10 de la seconde qui auront réuni le plus de suffrages formeront la liste-type qui servira de base pour le classement et sera publiée dans l'ordre et avec le chiffre des suffrages obtenus. Le concurrent dont la liste comportera le plus grand nombre de photos figurant sur la liste-type gagnera le premier prix et ainsi de suite. Au cas où plusieurs concurrents donneraient le même nombre de photos gagnantes, ils seraient départagés par le jury qui additionnerait le nombre de suffrages obtenus sur la liste-type par les photos en cause. Le concurrent ayant ainsi réuni le plus grand nombre de suffrages sera classé devant les autres.

La clôture de ce concours aura lieu quinze jours après la parution de la dernière partie. Joindre aux réponses les 20 bons de participation qui seront à découper dans le journal. Toute réponse non accompagnée de ces bons sera écartée.

Un Jury, dont la composition sera donnée ultérieurement, contrôlera le classement et l'attribution des prix.

### CONCOURS D'ÉTALAGES

POUR LES MARCHANDS DE JOURNAUX DE PARIS

Nous demandons à tous les marchands de journaux, particulièrement pendant la semaine où paraîtra l'enquête sur leur arrondissement, de faire un bon affichage en utilisant notre journal et les matériaux de publicité que nous mettrons à leur disposition.

Nos photographes passeront dans chaque arrondissement pendant la semaine où paraîtra l'enquête le concernant et photographieront les vitrines et étalages des participants.

Un Jury composé de MM. R. Moriquand, du Syndicat des Marchands de journaux, L. Noël de « Regards » et P. Langlois, de la Coopérative des Porteurs de Journaux, se réunira périodiquement pour faire le classement des photos et attribuer des prix aux marchands ayant fait le meilleur affichage.

POUR CHAQUE ARRONDISSEMENT, 5 PRIX EN ESPECES

1<sup>er</sup> Prix : 100 francs. — 2<sup>e</sup> Prix : 50 francs. — 3<sup>e</sup> Prix : 50 francs. — 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> Prix : Chacun 25 francs.

Un joli souvenir sera remis aux autres participants.

Sauf opposition, les photos des vitrines ou étalages des gagnants seront publiées dans « REGARDS ».

TOUS A L'OUVRAGE POUR EMPORTER  
NOS BEAUX PRIX!

N ce  
onc  
gine  
pub  
Pon  
tun  
d'au  
la vallée du  
lette? Quant  
lange à Sag  
matin, dès qu  
prendre le s  
s'allumer les  
vers les bran  
Heureusem  
avait à mi-c  
noit, une au  
les ruines, a  
la cascade d  
y étaient gé  
matinée. On  
bon cœur, c  
était passé.  
calon ne don  
bons ni ses  
maudissaient  
ceux qui av  
dans les m  
laissaient ch  
de la saison  
béné point  
mes.  
Un jour, à  
calon vit arr  
qui, au lieu  
était coiffé  
à visière de  
ner.  
— Donnez  
meilleur, fit  
une grosse s  
tallique comm  
ces d'or.  
Pendant q  
sinthe, Mme  
servante pré  
le matin m  
giste mettait  
la causette a  
de monde er  
Les estivant  
tion de la m  
car les pay  
fournissaient  
pas achevé  
— Domm  
l'homme à l  
ger en com  
lence, ça me  
Soucieux d  
précieux. Pa  
ournée d'ap  
nouveler la c  
taine. A son  
large sourire  
— Je croi  
ner seul cor  
sieur. Je vie  
boucher dan  
mis, ma foi  
vieux pin qu  
let. Dans dix  
Ce person  
guée, était  
verdi par le  
jaquette don  
lui battaient  
buée qui te  
gnons et den  
— La cas  
— C'est à  
son.  
— Voudrie  
bien propre  
cette eau m  
— Tenez,  
cisément d'  
seyez-vous d  
tout à loisir  
L'homme  
la table où  
l'autre client  
le bord de  
peu contre

# L'HONNEUR DE PAYER

**E**N ce temps-là, commença mon oncle, qui donc aurait pu imaginer que le Président de la République grimperait un jour à la Ponsoinière pour inaugurer un tunnel routier et qu'une heure d'auto suffirait pour passer de la vallée du Tabuc dans celle de la Moulette? Quand on voulait aller de Challenge à Sagne-Noire, il fallait partir le matin, dès quatre heures, à la lanterne, et prendre le chemin muletier que nous venons de suivre, au pied des glaciers. Même en utilisant le raccourci par les gorges de Barabas, les gens du pays arrivaient le soir juste à temps pour voir s'allumer les feux de Sagne-Noire à travers les branches des mélèzes.

Heureusement pour les marcheurs, il y avait à mi-chemin le chalet du Pin Benoit, une auberge dont tu peux voir d'ici les ruines, au fond de la prairie, près de la cascade du Dégoulou. Les plus agiles y étaient généralement avant la fin de la matinée. On y mangeait, on y buvait de bon cœur, car on savait que le plus dur était passé. Pourtant le gros père Parcalon ne donnait pas précisément ses jambons ni ses bouteilles. Les ménagères le maudissaient, dans la vallée. Bien souvent ceux qui avaient trimé les mois d'hiver dans les mines d'anthracite, au retour laissaient chez l'aubergiste toute leur paye de la saison. « C'est Pin Benoit, mais béni point », disaient les bonnes femmes.

Un jour, à l'entrée de l'automne, Parcalon vit arriver un grand gaillard bronzé qui, au lieu de porter le bérêt du pays, était coiffé d'une casquette bleu marine à visière de cuir. L'homme voulait déjeuner.

— Donnez-moi ce que vous avez de meilleur, fit-il en lançant sur la table une grosse sacoche qui rendit un son métallique comme si elle était pleine de pièces d'or.

Pendant que l'étranger buvait une absinthe, Mme Parcalon tuait un poulet, la servante préparait deux truites pêchées le matin même dans le torrent et l'aubergiste mettait le couvert tout en faisant la causette avec le client. On voyait peu de monde en cette saison, au Pin Benoit. Les estivants étaient partis : l'exploitation de la mine n'avait pas encore repris, car les paysans des hautes vallées qui fournissaient la main-d'œuvre n'avaient pas achevé la coupe du regain.

— Dommage, dommage, grommelait l'homme à la casquette. J'aime bien manger en compagnie. La solitude et le silence, ça me coupe l'appétit.

Soucieux d'entretenir un appétit aussi précieux, Parcalon s'offrit à payer une tournée d'apéritifs et alla lui-même renouveler la carafe d'eau fraîche à la fontaine. A son retour, il annonça, avec un large sourire :

— Je crois que vous n'allez pas déjeuner seul comme vous le craigniez, monsieur. Je viens de voir un voyageur déboucher dans la prairie, un homme bien mis, ma foi. Il arrivait à la hauteur du vieux pin qui a donné son nom au chalet. Dans dix minutes, il sera ici.

Ce personnage, d'une maigreur distinguée, était coiffé d'un chapeau melon verdi par les intempéries et vêtu d'une jaquette dont les pans gonflés de paquets lui battaient dans les jambes. Il essuya la buée qui ternissait le verre de ses lorgnons et demanda d'une voix perçante :

— La cascade du Dégoulou?

— C'est à vingt mètres, derrière la maison.

— Voudriez-vous me prêter un verre bien propre pour que je puisse goûter à cette eau merveilleuse?

— Tenez, fit l'aubergiste, je viens précisément d'en remplir une carafe. Asseyez-vous donc; vous la dégusterez ici tout à loisir.

L'homme prit place sur le banc, devant la table où le couvert était dressé pour l'autre client. Ce dernier toucha poliment le bord de sa casquette et se serra un peu contre le mur, non sans avoir pris

soin, auparavant, de ramener à portée de sa main sa précieuse sacoche.

— Il est fâcheux que j'aie laissé mes éprouvettes dans mes bagages à Challenge, déclara le nouveau venu, après avoir savouré quelques gorgées en connaisseur. Cette eau doit être extrêmement riche en sels magnésiens et en principes radio-actifs...

Et regardant fixement l'aubergiste ébaubi, il ajouta :

— Dire que vous avez passé toute votre vie à proximité de ce Pactole sans en soupçonner la valeur!

Il consentit cependant à troubler l'eau du Dégoulou par quelques gouttes d'absinthe et, de fil en aiguille, annonça son intention de déjeuner.

Tout en taillant de larges tranches dans le jambon salé, les deux convives firent connaissance. Tous deux voyageaient « pour affaires ». L'homme à la casquette marine, que le dernier arrivé ne tarda pas à appeler « capitaine », était chargé par une compagnie de constructions navales de choisir dans la forêt de Sagne-Noire quelques milliers de beaux arbres susceptibles d'être utilisés pour les mâtures. L'autre était un prospecteur de sources d'eau minérale et parlait de créer une station climatique et un casino près de la cascade.

Parcalon, tout en faisant le service, ne perdait naturellement pas un mot de toutes ces confidences qui l'intéressaient au plus haut point. Sa femme, dans la cuisine, s'affairait à préparer des frites que les deux hommes avaient exigées avec le rôti. Mais avant d'attaquer le poulet, jugeant que les truites qu'ils venaient de manger étaient trop légères à leur estomac, ils réclamèrent encore une bonne omelette de six œufs aux giroles. Les bouteilles de vin bouché s'alignaient sur la table.

— On voit que ce sont des gens « bien », murmurait l'aubergiste quand il passait près de sa femme, à chacun de ses voyages à la cave ou à la cuisine.

Au fromage, le prospecteur dévisagea de nouveau Parcalon avec insistance :

— Patron! s'écria-t-il soudain, si je ne savais pas que le Président Krüger est mort en exil, il y a huit ans, je croirais l'avoir sous les yeux en vous voyant!

— C'est pourtant vrai, confirma le « capitaine ». Je me souviens l'avoir rencontré maintes fois à Bloemfontein, pendant la guerre des Boers...

L'un avait cherché autrefois des diamants dans les terres bleues du Transvaal, l'autre avait ravitaillé par Zanzibar les Boers en lutte contre l'Empire britannique; l'un avait été le familier de Krüger, le valeureux Président des Boers, l'autre se flattait d'être l'ami de Barnato, le fameux roi des diamants. Deux anciens Sud-Africains! Ils s'étaient peut-être coudoyés là-bas, au hasard de quelque halte dans le *veldt* ou sur le *compound* de la De Beers qu'ils avaient visité à la même époque.

— Nom d'un sabord! fit le capitaine en embrassant le prospecteur. Quelle rencontre! Ça vaut bien le champagne.

On but au dessert les dernières bouteilles de champagne que recélait la cave de l'auberge. Parcalon, invité à trinquer à maintes reprises, pleurait d'attendrissement.

Vers trois heures, le prospecteur se souvint qu'il devait faire un rapport sur les vertus de l'eau du Dégoulou.

— Bigre! Le temps passe! s'exclama-t-il après avoir jeté un coup d'œil sur l'horloge suspendue au-dessus de la porte de la cuisine.

— Heu! Heu! Elle avance un peu sur l'heure de Challenge, suggéra l'aubergiste.

Mais le prospecteur fouillait déjà dans les basques de sa jaquette.

— Vous allez me dire combien nous vous devons.

— Ah! pardon! Jamais de la vie! protesta le capitaine en saisissant le bras de son compagnon. C'est moi qui régale. Permettez! Barnato lui-même, le milliardaire, quand nous prenions un verre de *stout*, à la cantine de Mrs Hopkins, à Kimberley, m'autorisait à lui rendre cette politesse. A ce moment-là, une bouteille de bière coûtait une guinée. Jamais il ne m'aurait fait pareil affront.

— Si vous vous obstinez à me tenir le bras, déclara froidement l'homme à la jaquette, je vais vous couper les doigts.

Il brandissait un couteau. Dans la bousculade qui s'ensuivit, la sacoche tomba par terre avec un bruit cristallin, un verre se brisa. La patronne apparut alors dans l'encadrement de la porte.

— Mon Dieu! s'exclama-t-elle, la bouche tout de travers.

— Allons! j'offre une tournée générale de pousse-café, proposa le capitaine pour calmer les inquiétudes de l'hôtesse. Mais quand les verres furent vidés, il se dressa soudain et retrouva son air farouche.

— C'est moi l'offensé, Monsieur; choisissez votre arme!

L'autre continuait à jouer machinalement avec le couteau sans prononcer une parole.

— Très bien, nous allons donc nous battre au couteau. Ecartez les tables et les bancs! L'honneur de payer reviendra au survivant, Monsieur!

— Ah! non! pas de sang, pas de sang chez moi! protesta le gros Parcalon.

Sa femme tenta de minauder :

— Jouez ça au zanzibar, à la manille...

— C'est bon pour des rentiers qui n'ont jamais quitté leurs pantoufles! riposta le prospecteur en enfonçant d'une tape son chapeau melon. Mais nous!

Les aubergistes tremblèrent à nouveau, redoutant quelque atroce carnage qui ne les épargnerait peut-être pas. Aussi avec quel soulagement accueillirent-ils l'ingénieuse proposition du capitaine. Il les avait amenés devant la porte, ouverte sur l'apaisant spectacle de la prairie inclinée jusqu'au pin solitaire.

— Nous allons faire, dit-il, comme au Transvaal, quand on proclame les *claims* d'une ferme contenant des diamants ou des gisements aurifères. Les chercheurs se mettent en ligne à quelque distance des terrains convoités. A un signal donné, ils s'élancent et les meilleurs *claims* appartiennent à ceux qui, les premiers, arrivent à planter leurs jalons au bon endroit. Vous voyez, là-bas, le Pin Benoit. Le premier de nous deux qui parviendra au pin aura le privilège incontesté de régler la note. Madame donnera le signal de la course.

— Et moi je vais tracer la ligne de départ! annonça Parcalon tout ragaillard.

Les deux concurrents s'alignèrent. Le prospecteur relevait des deux mains les pans de sa jaquette. Le capitaine s'était ramassé sur lui-même, prêt à bondir.

— Un, deux, trois... partez!

Ils partirent, en effet, en dévalant la pente comme des fous.

Inutile de te dire, conclut mon oncle, que Parcalon ne les a jamais revus.

Oui, mais la sacoche de cuir, demandai-je. Est-ce qu'il avait songé à la prendre avec lui, le capitaine?

Mon oncle sourit.

Eh! naturellement, mon petit bonhomme, puisque la voici...

De la vieille sacoche dans laquelle il mettait autrefois ses outils d'horloger, quand il faisait son tour de France, mon oncle sortit un quignon de pain dur et un minuscule fromage de chèvre que je devrai en silence. C'est bon quand on a faim, avec un peu d'eau du Dégoulou puisée dans le creux de la main, entre les roches. Mais tout de même, on devait bien se régaler autrefois, à l'auberge du Pin Benoit.

« On but au dessert les dernières bouteilles de champagne que recélait la cave de l'auberge. »



# HÉROS DE LA JEUNE ESPAGNE

(Suite de la page 8)

Après Carillo vinrent parler, l'un après l'autre, simplement, correctement, avec toute la foi et la force du peuple qui est aujourd'hui à la pointe du combat antifasciste, des ouvriers, des paysans, des marins, des soldats, des femmes...

Écoutez celui-ci, c'est un paysan d'Estramadure à la taille élevée, aux membres puissants, aux joues colorées, dont le menton carré se couvre d'une barbe dure et renaissante. Il parle lentement, clairement, fortement, avec un vocabulaire sobre et direct, si naturel, si puissant, qu'il est compris de ceux-là même qui n'ont qu'une très vague connaissance de la langue espagnole. Il lève et abaisse ses larges mains de travailleur de la terre et c'est, chaque fois, comme un fléau qui s'abat.

Enrique Romero — c'est son nom — décrit la condition des paysans d'Estramadure, condition que connaissent déjà les lecteurs de « Partage des Terres », le roman de César Arconada, dont le frère, secrétaire des J.S.U. de Madrid, vient de parler quelques heures avant Romero.

« Nous étions sous le poing du seigneur féodal pour qui nous devions travailler deux ou trois mois l'an pour deux pesetas cinquante par mois. Dans les fermes, il était courant de voir un père partager une seule sardine avec ses deux fils. Les femmes étaient obligées d'aller se louer à la ville comme servante à trente francs par mois et, pour ce prix, elles étaient exposées aux pires affronts des « senoritos ».

« Toute notre jeunesse était unie, à Badajoz et quand nous avons su le soulèvement des rebelles, nous avons pris les marteaux, les fourches pour défendre la République.

« Nous étions cinquante mille, mais nous n'avions pas d'armes. Nous avons été battus pour cela au début, à Badajoz, mais maintenant nous tenons toujours les montagnes d'Estramadure, menaçant l'arrière des rebelles qui sont devant Madrid. Et je sais aussi que les habitants de dizaines de villages, se sont réfugiés dans la montagne, plutôt que de subir le joug de Franco. Je sais que 5.000 hommes, femmes, enfants, ont tenu la sierra en août, en septembre, en octobre, en novembre, et qu'ils la tiennent peut-être encore... Mais nous avons su qu'il y a deux mois les avions d'Hitler étaient partis bombarder ces paysans sans armes et que nous n'avions pas pu rejoindre et secourir.

« Vous savez les horreurs de Badajoz. 30.000 morts, et je suis au-dessous de la réalité. Le député socialiste Nicolas de Pablo réfugié au Portugal a été livré aux rebelles et fusillé. Les frères républicains Pla ont été assassinés par les fascistes qu'ils avaient généreusement sorti de prison, vous savez les femmes fusillées, les vieillards brûlés vifs... »

Ici la voix du colosse paysan se voile. Cet homme dit qu'il ne peut plus continuer. Il quitte la tribune en hâte et regagne sa place... Il se cache pour pleurer. « Excusez notre camarade, dit le président. Sa fiancée a été fusillée; son père a été brûlé vif. Sans autres motifs que parce qu'ils étaient son père et sa fiancée. »

Voici encore un autre paysan, venu des provinces qui sont encore sous le joug des rebelles. Dès le début de la révolte, il a tout fait pour quitter l'enfer de Franco. Il a voulu s'enrôler dans les troupes rebelles et ne l'a pu que grâce à la recommandation d'un séminariste, car les

officiers factieux se méfient des hommes du peuple. Il a fait ses classes dans une caserne de Salamanque remplie de Marocains, d'Italiens et d'Allemands. Sitôt au front, il est passé du côté des gouvernements avec ses armes et plusieurs camarades. Il lutte maintenant dans les armées loyales. C'est un garçon mince, un peu timide, dont le poing tremblait d'émotion lorsque tout à l'heure l'Internationale saluait son entrée. Il a raconté son histoire à voix presque basse, avec beaucoup de détails, parlant au président personnellement, comme à un ami rencontré dans la rue ou au café.

Maintenant l'enthousiasme du congrès ne connaît plus de limites. Le commandant Carasco est à la tribune. C'est un garçon de vingt ans, aux cheveux châtains, aux traits accusés, au menton puissant. Il est revêtu d'une tunique à larges carrés aux écussons beiges et blancs, taillée dans une étoffe semblable à celle dont on fait les couvertures de voyage. Sur sa poitrine, une décoration, une croix de malte argentée qui pend au bout d'un ruban rouge.

Carasco parle avec autant d'autorité que de simplicité. Ce héros national ne fait pas de phrases. Sa spécialité à lui, c'est la lutte contre les tanks. Il dit simplement comment il procède.

Il était l'autre semaine dans les tranchées, près du lac de la Casa del Campo. Cette position, il fallait la tenir à tout prix. Voici deux tanks italiens. Carasco attend calmement qu'ils s'approchent. Il ouvre avec son couteau une caisse de grenades. Et quand ils sont à dix mètres : « Poum! Poum! » Les voilà immobilisés.

Le Congrès applaudit à tout rompre, et Carasco se fâche : « Je ne vous dis pas ça pour que vous m'applaudissiez, je vous dis cela pour que vous appreniez

comment il faut faire. » Et il reprend : « Quand j'ai vu les tanks immobiles, mais avec leurs mitrailleuses qui tiraient toujours, je me suis glissé à quatre pattes auprès du premier tank, et j'ai tapé à la porte avec la crosse de mon revolver. On m'a répondu dans une langue que je n'ai pas comprise. J'ai tiré quelques coups par la meurtrière, puis j'ai ouvert la porte. Il y avait trois hommes là-dedans, mais ils ont jeté leurs armes. Ils ont dit à leurs camarades de l'autre tank d'en faire autant, et j'ai ramené les six prisonniers sous la menace de mon seul revolver jusqu'à la porte de la Casa del Campo, à plus d'un kilomètre de là. Vous voyez comme ils sont lâches. Nous, nous aurions préféré nous laisser tuer sur place plutôt que de nous rendre. N'avez donc pas peur des tanks. Ils ne peuvent rien contre un combattant abrité dans une tranchée. Il suffit de les laisser venir et de leur lancer ça au bon moment. » Et ici, pour appuyer son discours, Carasco sort une grenade de sa poche.

Le commandant Carasco, héros de la 7<sup>e</sup> armée, était lui aussi, hier, un paysan sans culture. Son visage respire l'intelligence, l'autorité, le courage, le calme. Ainsi sont les héros de l'Espagne populaire, les fils de la terre ibérique.

Le Congrès est achevé maintenant. A la lueur bleue des lampes voilées de bleu par la défense anti-aérienne les jeunes d'Espagne sont allés fêter la fin de leurs assises dans un grand cinéma de Valence. On a joué le film soviétique « Les amies » si actuel par ces temps de guerre civile. Puis des femmes espagnoles sont venues danser et chanter.

Ce sont des professionnelles, mais ce ne sont pas de grandes artistes. Il passe cependant dans leurs chansons et dans leurs danses ce quelque chose qui fait tout le prix de la bouleversante splendeur des plateaux de Castille ou le charme des premiers Goya, ce quelque chose qui est l'âme de l'Espagne tendue, forte, tendre, sauvage, libre. Et un ami, qui est auprès de moi, me dit : « Non, ce peuple ne doit pas disparaître. Non! on ne peut pas faire de nous une autre Abyssinie! »

Non, il ne faut pas que cela soit. Il ne faut pas que demain les ventrus de Rome ou de Berlin exhibent dans leurs jardins d'acclimatation, comme on l'a fait des nègresses à plateaux, les dernières danseuses de jota échappées aux tanks de Franco et aux poignards des Marocains. Il ne faut pas que l'Espagne périsse. Il faut qu'elle sorte vivante et renaissante de son héroïque reconquête de la vie.

Georges SADOUL.



Des cercueils pour les femmes, pour les enfants, voilà ce que la « civilisation » fasciste apporte à l'Espagne! (Ci-dessus.)

Un centre de ravitaillement aux abords de Valence, d'où partent vivres et munitions pour Madrid.

EX STUDIO

## LE PARNASSE

11 rue Jules Chaplain 6<sup>e</sup>  
TEL. DANTON 06.67  
Métro VAVIN  
Autobus Q. A.E. CM 91.868

Commemoration du CENTENAIRE de la mort de POUCHKINE 1857 - 1937

### Un Grand Film DOUBROVSKY

d'après une œuvre célèbre du grand écrivain LÉNINE

Matinées : 14 h. 30 à 19 h.  
Soirées : 21 heures

## Oui mais MOSCOU

Ne s'écoute que sur des appareils de la

## COOPERATIVE de T. S. F.

Venez entendre sa jolie gamme d'une qualité et d'une musicalité incomparable.

31, rue Doudeauville - PARIS (18<sup>e</sup>)

Conçue et dirigée par des ouvriers, elle est exclusivement à leur service.

Facilités de Paiement - Remise aux lecteurs de « Regards ».

N  
tions profon  
dans un ter  
et la présen  
tional. Et il  
pérer une  
trésors artis  
Notre am  
que d'art, 4  
point aussi  
les cas, il  
croit le titr  
jette le titr  
« Faut-il  
Ce titre  
lourdes ran  
vers l'Admi  
cours de sa  
jours fait  
compétence  
disme antia  
« Faut-il  
un sourire  
Grâce à  
nous en arr  
question du  
est en effe  
manipulatio  
plus grand  
tés au pub  
vrai visage  
de vernis q  
était donc  
jour ou l'a  
Or, cette  
dérée comm  
une major  
souleva let  
lorsque, pas  
Puyvelde, p  
Musées de  
attentive s

II.  
SA

étaient co  
parmi les  
immédiat  
symboliqu  
étaient d  
tiquaires.  
pas été le  
que nous  
fraction d  
seul hom  
Crasse.  
« C'est  
dit André  
larme : «  
tableaux  
distingua  
plus. »  
Et Lhot  
méridiona  
« C'est  
terrible p

(\*) Voir

# MUSEES

## JARDINS PUBLICS DE L'ART

### UNE ENQUETE\*

de  
LUC  
DECAUNES



« Portrait de famille », par Henri MATISSE, un des nombreux tableaux de l'Ecole moderne française de peinture qui se trouvent au Musée d'Art Moderne de Moscou.

sera d'être ce grand mur, derrière lequel il se passe quelque chose !

Tout en parlant, le peintre va de l'un à l'autre coin de son atelier aux murs couverts de tableaux, d'aquarelles, de masques et de totems nègres. Je n'arrive pas à imaginer cet homme assis, immobile, inactif. Tandis qu'il montre à quelques amis venus là en visite des aquarelles aux teintes délicates, rapportées de son dernier voyage, je jette un coup d'œil sur les notes qui constituent sa prochaine conférence. J'y relève cette phrase où la critique artistique et ses revendications s'accompagnent d'une psychologie dure et précise du public « français moyen cultivé ».

— Pour beaucoup de Français aux pieds douteux, la crasse la plus authentique devient auréole et friandise même, dès qu'on la baptise patine.

Mon hôte, penché par-dessus mon épaule, commente aussitôt :

— Ce que vous paraît peut-être outré pour notre époque ne l'était certes pas pour les générations de 1830, dont la réputation de propreté et d'hygiène n'est plus à faire. En 1830, le goût de l'obscur et du poussiéreux était tel que les grandes réceptions officielles donnaient lieu à un véritable déluge de vernis au bitume. Et l'on est en droit de croire que

si nos bourgeois d'alors avaient eu des notions de propreté physique plus étendues, ils n'auraient point goûté avec autant d'ivresse ces orgies de vernis qui massacraient tous les tableaux d'art... Ah ! qui détruira enfin chez nos braves traditionalistes la désastreuse confusion de la crasse et de la patine !

« Au Prado, on trouve des tableaux n'ayant jamais reçu aucun soin, mais conservés dans des conditions très favorables, et qui ont, eux, la vraie patine que le temps accorde aux seules œuvres exécutées avec art et conscience.

« Ce que je réclame, c'est donc un nettoyage superficiel — et non le récurage allemand brutal et profond — nettoyage qui s'effectue 8 fois sur 10 avec une prodigieuse facilité, — à condition que le restaurateur connaisse bien son affaire. Témoin cette Peste de Poussin, tableau dans lequel le nettoyage de certaines parties a révélé une finesse de coloris remarquable (je me demande, entre parenthèse, ce qu'attend la direction du Louvre pour livrer ce tableau restauré au public). Quant aux couches de peinture enlevées au cours du nettoyage, qu'on se rassure, elles ne sont pas de Poussin, mais des restaurateurs successifs, visiblement pressés, du

### ENTRETIEN avec le Peintre ANDRÉ LHOTE

malheureux tableau. Il est d'ailleurs facile de distinguer ces surfaces entièrement retouchées des surfaces primitives, grâce aux analyses que permettent rayons X et rayons ultra-violet.

« C'est de hardiesse et de courage qu'ont besoin nos collections. Souvenez-vous du tollé général qui accueillit le nettoyage des Franz Hals de Harlem. Et pourtant, aujourd'hui, chacun se pâme

d'aise devant la fraîcheur retrouvée de ces toiles remarquables. Quand on pense qu'un restaurateur sans scrupules, chargé de l'entretien du fameux Repas des Officiers, avait jugé bon de faire disparaître des draperies sous une épaisse couche brune, plutôt que de les restaurer, quelles doivent être les merveilles oubliées qui se cachent sous des épaisseurs historiques de saleté et de vernis au Louvre ! »

— La question du nettoyage s'est particulièrement posée pour les Rembrandts. Quel est votre avis là-dessus ?

— Le nettoyage seul rendra à l'œuvre de Rembrandt son caractère véritable. Car la peinture de Rembrandt, à l'encontre de ce que veut toute une tradition d'amateurs aux yeux chassieux, si elle est souvent sourde et profonde, n'est jamais noire. Or, le Louvre, non content de l'exposer le plus souvent sur des cimaises ténébreuses, nous la restitue noire.

— Puisque nous parlons du Louvre, Monsieur Lhote, que pensez-vous de ses dernières initiatives — je ne parle pas de celles concernant la sculpture antique, mais de l'aménagement de la salle consacrée aux tendres fresques de Luini, et de la salle dite « des 7 mètres » ?

— Je leur reprocherais de ne s'adresser uniquement qu'à l'Ecole Italienne. C'est négliger à tort la profonde influence de l'Ecole Flamande sur notre peinture. Il faut balayer toutes les toiles décadentes du XVIII<sup>e</sup> siècle italien, placées par une faveur injuste sur les cimaises lumineuses, et mettre en leur place une tribune flamande et, même, mais oui ! pourquoi pas ? une tribune française.

« Surtout, dans ces réorganisations, qu'on prenne bien garde de ne point placer côte à côte des œuvres sales et des œuvres nettoyées. Le contraste en serait désastreux. »

Une accalmie pendant laquelle nous buvons un thé aromatique et léger. Puis je reprends l'attaque :

— Dans le problème de la reconstitution des musées, il est une question qui se pose avec une insistance singulière : c'est celle de l'introduction de considérations historiques et sociales dans la présentation des œuvres. Vous savez que, dans les musées soviétiques, on expose les œuvres en fonction du milieu social qui les vit naître, on les rattache à leur climat historique. C'est ainsi qu'au Musée d'Art Occidental les Russes se sont attachés à faire apparaître, au travers des oppositions d'écoles et de techniques, les contradictions existant dans la société bourgeoise. Ainsi que le dit très clairement S. A. Abramov, « centres où les œuvres d'art sont conservées et collectionnées, les musées doivent dorénavant servir de puissantes institutions où les visiteurs seront éduqués au point de vue politique et culturel ».

« Concevez-vous le musée sous cet angle ? »

— On ne peut prouver deux choses à la fois, me dit André Lhote. Il faut savoir choisir. A mon sens, et pour répondre à sa véritable destination, un musée doit prouver d'abord ce qui a rapport à l'esthétique pure. Dans ces conditions, il est impossible de s'occuper de la chose sociale. Tout ce qu'on peut dire, dans ce domaine, c'est que le peuple a droit à la beauté. Et notre souci premier doit être de montrer de quoi est faite l'excellence de l'Art.

Et André Lhote rejoignant ici la conception de René Huyghe — exposée dans notre précédent article — réclame un musée où les chefs-d'œuvre soient

Nous avons indiqué, dans un précédent article, quelles étaient les idées muséographiques du conservateur-adjoint du Louvre, M. René Huyghe, et quelles modifications profondes devaient être apportées dans un temps prochain à l'organisation et la présentation de notre musée national. Et il nous paraissait permis d'espérer une popularisation concrète des trésors artistiques du Louvre.

Notre ami, l'excellent peintre et critique d'art, André Lhote, ne nous paraît point aussi optimiste à ce sujet. Dans tous les cas, il y va franchement si l'on en croit le titre d'une conférence dont il me jette le titre dès l'abord :

« Faut-il brûler le Louvre ? »

Ce titre en dit long et cache mal de lourdes rancunes, justifiées d'ailleurs, envers l'Administration du Louvre qui, au cours de sa déjà longue carrière, a toujours fait preuve de la plus noire incompétence jusqu'à frôler souvent le sadisme antiartistique.

— Faut-il brûler le Louvre, répète avec un sourire André Lhote ?

Grâce à cette mise en jeu brusquée, nous en arrivons tout de suite à la grave question du nettoyage des tableaux. Elle est en effet d'actualité. A la suite de manipulations plus ou moins profanes, le plus grand nombre des tableaux présentés au public dérobent aujourd'hui leur vrai visage sous une couche de crasse et de vernis qui les défigurent à la lettre. Il était donc naturel qu'on envisageât un jour ou l'autre de les nettoyer.

Or, cette simple éventualité fut considérée comme un crime de lèse-génie, par une majorité de gens dits qualifiés, et souleva leur clameur horrifiée. Aussi, lorsque, passant à l'exécution, M. Léo Van Puyvelde, par exemple, conservateur des Musées de Bruxelles, osa porter une main attentive sur les chefs-d'œuvre qui lui

## II. SAUVONS LE LOUVRE DE LA CRASSE !



« La Peste », de POUSSIN (Musée du Louvre).

étaient confiés, et nettoyer quelques toiles parmi les plus atteintes, il se produisit immédiatement une protestation vraiment symbolique de gens qui, pour la plupart, étaient des artistes peintres ou des antiquaires. Au surplus, ces gens-là n'ont pas été les seuls à protester, et c'est ainsi que nous voyons en France une énorme fraction du public se dresser comme un seul homme pour la défense de Sainte Crasse.

— C'est de ce bataillon grouillant, me dit André Lhote, qu'est parti le cri d'alarme : « On ose toucher aux plus beaux tableaux anciens, ceux justement où, n'y distinguant rien, on peut imaginer le plus. »

Et Lhote ajoute, avec un franc rire méridional :

— C'est, voyez-vous, ce qui est le plus terrible pour ces gens : le Louvre ces-

Musée du Prado à Madrid: l'on aperçoit les vitres brisées par le bombardement des barbares fascistes.

(\*) Voir « Regards » du 21 janvier.

nettement triés et séparés des œuvres secondaires.

— Il importe que le public saisisse enfin cette différence essentielle. Les œuvres mineures nous révèlent la recherche de ce que trouve le chef-d'œuvre.

« Selon moi, rattacher les œuvres exposées à l'histoire et à la politique, c'est détourner le musée de sa fonction réelle, qui est de nous livrer l'histoire de la Beauté. Mais, plutôt, il serait bon de montrer quels efforts il a fallu au peintre pour créer un chef-d'œuvre — voire même une œuvre de mérite — comment il est arrivé à cette quintessence qu'est l'œuvre d'art, et par quels sacrifices. — sacrifices antipopulaires, d'ailleurs — car il faut bien le dire, le peuple aime surtout l'anecdote, et, d'instinct, s'attachera davantage aux œuvres médiocres qui, en général, sont anecdotiques. »

Et, comme il expose aux yeux de ses visiteurs, les aquarelles, dessins, croquis, qu'il a composés en vue d'un seul tableau définitif :

— Tenez, me dit-il, voici ce qu'il serait intéressant de faire. Montrer, à travers la série des ébauches multiples et diversement traitées, l'effort du peintre pour saisir toutes les faces de la réalité, pour rassembler et purifier les matériaux nécessaires à l'édification d'une œuvre unique.

« On pourrait aussi, étendant ce principe dans le temps, déterminer par exemple cette lignée de peintres qui ont traité la couleur pure, de Fra Angelico à Cézanne, et montrer ce qui caractérise cette peinture, l'impossibilité de modeler la couleur brute.

« D'ailleurs, autant que possible, pas de principes définitifs, pas de musée figé. Il faut à tout instant remettre tout en question. »

D'un seul mot, voici que l'homme vivant a repris la place de l'artiste; et j'aimerais à savoir plus nettement si, bien des fois, l'un ne condamne pas l'autre. Mais, comme je prends congé :

— Trop longtemps, me dit encore André Lhote, la phrase de M. de Monzie a constitué un cruel mais juste réquisitoire du Français cultivé moyen : « La France ne supporte la grandeur qu'aux entêtements. »

« Au seuil de temps qui semblent s'annoncer nouveaux, ce vœu rassemblera peut-être quelques suffrages ? »

« Que les amants de la peinture, conjuguant par miracle leurs efforts, obtiennent que les principaux tableaux du Louvre soient restitués dans leur fraîcheur! Et ce sera déjà beaucoup. »

(A suivre.)

Luc DECAUNES.

## POUR CONNAITRE L'U.R.S.S.

Il faut lire :

- |   |            |
|---|------------|
| Le Monde à l'endroit, par Paul GSELL .....                          | 10 »       |
| Le peuple au pouvoir, par A. RIBARD (10 <sup>e</sup> mille) ..      | 12 »       |
| La Terre Soviétique, par Renaud JEAN .....                          | 5 »        |
| La Mère, par Maxime GORKI (25 <sup>e</sup> mille) .....             | 12 »       |
| Eux et Nous, par Maxime GORKI .....                                 | 12 »       |
| Terres défrichées, par M. CHOLOKHOV .....                           | 15 »       |
| J'aime, par A. AVDEENKO ..  | 9 »        |
| Les Montagnes et les Hommes, par M. ILINE .....                     | 12 »       |
| L'Épopée du travail moderne, par M. ILINE .....                     | 10 »       |
| Les trois méchants gros, par Iouri OLECHA .....                     | 6 »        |
| Energie, par F. GLADKOV ..  | 18 »       |
| Cinq jours qui ébranlèrent le monde, par John REED ..               | 10 »       |
| Avec les comédiens soviétiques en tournée, par Léon MOUSSINAC ..... | 3 »        |
| La littérature soviétique ..  | 5 »        |
| Les arts plastiques en U.R.S.S. ..                                  | 10 »       |
| Les Hommes à cheval, par YANOVSKI .....                             | en prépar. |
| Victoires du Marxisme, par D.-Z. MANOUILSKI .....                   | 10 »       |
| Comment l'acier fut trempé, par OSTROWSKY .....                     | en prépar. |

E. S. I., 24, rue Racine, Paris

Chèque postal 974-41

## La pièce du mois

PAR SIMONE TÉRY

# Les Loups de Romain ROLLAND

A LA RENAISSANCE

En faisant acclamer tous les soirs à la Renaissance *Les Loups*, de Romain Rolland, le jeune Théâtre du Peuple, patronné par la C.G.T., prouve avec éclat que les travailleurs sont capables d'apprécier les spectacles de la plus haute classe.

*Les Loups*, ce n'est pas un vaudeville grivois, ni une fadaise sentimentale, c'est le plus poignant drame idéologique. Il fut écrit aux temps héroïques de l'affaire Dreyfus, il retentit des cris que poussa alors la conscience française. Romain Rolland a situé l'action

à l'aube prochaine. Mais Teulier découvre qu'il est innocent, et que Verrat a volontairement caché les preuves de cette innocence. Teulier, qui met au-dessus de la patrie même le culte de la justice, révèle la vérité au commissaire du peuple Vidalot. Mais la patrie est en danger, il ne faut pas que l'armée, qui croit d'Oyron coupable, soit démoralisée par ce qu'elle prendrait pour une marque de faiblesse. C'est du moins ce qu'estime Vidalot. Il laisse guillotiner d'Oyron innocent, et Teulier le juste sera lui-



Harry Roger et Lacroix, dans une scène des « LOUPS »

en 1793 pendant le siège de Mayence. Les généraux de l'armée du peuple sont dévorés d'ardeur révolutionnaire. Mais lorsque les nobles passions sont déchainées les pires instincts le sont aussi. Les chefs se jalourent, ils ne savent pas sacrifier leurs sentiments ou leurs ressentiments à la sévère justice.

Verrat, héroïque et plébéien, qui se fait sabrer avec une fureur joyeuse et revient des combats à demi nu, la poitrine ruisselante de sang, la bouche pleine de rires. Verrat n'aime pas son camarade d'Oyron. C'est que d'Oyron, qui s'est généreusement rallié à la Révolution, est un ci-devant aux belles manières, à l'esprit sarcastique, à la voix irritante. Verrat n'aime pas davantage le savant Teulier, un « intellectuel » comme nous disons aujourd'hui. D'Oyron est soudain convaincu de trahison, on va l'exécuter

même mis en accusation.

Ainsi les chefs de notre Révolution se sont montrés des loups les uns pour les autres, ils se sont dévorés entre eux. Derrière la mort prochaine de Robespierre, nous entrevoyons la réaction thermidorienne qui engendrera Bonaparte, puis la Restauration. Sévère leçon que nous donne ainsi Romain Rolland, et qui est plus que jamais d'actualité en ces temps où notre devoir à nous aussi est de penser non pas à ce qui nous sépare mais à ce qui nous unit : la victoire finale est à ce prix.

*Les Loups*, c'est en vérité un drame plus que cornélien. Dans la haute exigence de son cœur, dans sa vie entière, dans sa pensée, dans son œuvre, notre grand Romain Rolland, qui est la conscience du xx<sup>e</sup> siècle, est arrivé à surenchérir sur Corneille même. Corneille nous proposait bonnement des conflits de tout repos entre le devoir et la passion. On sait bien, parbleu, que le devoir l'emportera à la fin de la pièce, et nous sommes bien tranquilles. Mais Romain Rolland connaît de plus dures batailles. Son noble cœur, toujours tourmenté, toujours saignant, n'a cessé d'avancer, de battre en battement, sur le dur chemin de la vérité. Choisir entre le devoir et la passion? Plaisanterie, jeu d'enfant! Lui, c'est entre deux devoirs qu'il lui faut choisir. Ou plutôt il s'agit de savoir lequel des deux doit être subordonné à l'autre. Ainsi en Romain Rolland la justice et le patriotisme, l'amour de l'humanité et l'amour du pays, la paix et la révolution se livrent de déchirants combats, jusqu'au moment où ces antagonismes disparaissent pour se résoudre en une synthèse pathétique.

Il faut que vous alliez tous applaudir et encourager Henry Lesieur qui a mis en scène *Les Loups* avec une belle conscience, ainsi que nos camarades les interprètes, parmi lesquels j'ai particulièrement goûté Argus et Henri Roger dans les rôles de Verrat et d'Oyron.

Simone TERY.

Dans une autre scène, de gauche à droite : Pelissier, Alberty, Joachim, G. Vallée.



Les reb  
le LOUIS  
JUA

V  
OILA s  
nions  
pouvo  
jour'n  
justiler un  
miracle, enco  
rebelles. Juan

Virginia Field  
David Niven, dur  
LES AVEN  
TURES DE  
JEEVES »

les rebelles  
Valladolid, a  
On ne peu  
public fran  
qu'était Jua  
sant comme  
Si, demai  
vernementa  
ce cinéma  
qu'aura réal  
qui s'étend  
civile espagn  
Fils d'un  
Valence, Pic  
miserable de  
Il n'apprit à  
longs et pat  
tante de plu

# TACTILES

Les rebelles ont fusillé le **LOUIS DELLUC** espagnol  
**JUAN PIQUERAS**  
(1904-1936)

**V** OILA six mois que nous soupçonnions l'affreuse nouvelle que nous pouvons seulement annoncer aujourd'hui sans craindre de faire fusiller un homme prisonnier et, par miracle, encore vivant dans les cachots rebelles. Juan Piqueras a été fusillé par

Virginia Field et David Niven, dans « LES AVENTURES DE JEEVES ».



Une scène de « FOSSETTES » que l'on aurait pu plus justement appeler « Le martyr de Shirley Temple ».



Une scène de : « UN GRAND AMOUR DE BEETHOVEN », avec Harry Baur et Pauley.

Madridènes, des œuvres comme Potemkine, la Mère, la Fin de St-Petersbourg, tous les chefs-d'œuvres soviétiques. Le fils du meunier a lancé dans les milieux intellectuels, un levain qui fera rapidement lever la pâte.

Pour mener plus loin son œuvre, Piqueras part pour Paris et c'est là qu'il édite Nuestro Cinéma. Effort magnifique, revue exemplaire du Cinéma libre, la meilleure publication de l'Europe occidentale depuis la disparition du Cinéma de Delluc.

En quelques années de nombreux numéros paraissent. Puis Piqueras tombe dangereusement malade. Il doit interrompre son œuvre. Il ne pourra la reprendre qu'en 1935, à la faveur d'une demi-guérison. La nouvelle série de Nuestro Cinéma devient le centre d'une fédération de Ciné Clubs qui, dans toute l'Espagne, lutte pour la liberté de l'intelligence contre l'oppression des Lerroux et des Gil Roblès.

Après le triomphe du Frente Popular, Piqueras veut retrouver son pays. Il y retournera définitivement à la rentrée d'octobre 1936, mais auparavant il ira passer quelques jours chez des amis d'Oviedo.

Tels sont ses projets. Le 14 juillet, il quitte Paris. Le 15, son train entre en gare de Venta de Banos, gare d'embranchement perdue sur le plateau de Castille. Il est pris d'un vomissement de sang.

## Les films

L'ulcère qu'il avait à l'estomac s'est rouvert. On le transporte dans une chambre, au buffet de la gare. On le couche, sans le déshabiller. Le moindre mouvement serait mortel. Il reste ainsi trois jours, ses souliers aux pieds. Le 18, la rébellion éclate. Piqueras, malade et incapable de bouger, est fusillé.

Un mort parmi 100.000 victimes du Fascisme. Mais peut-être l'une des plus sauvages tragédies de la guerre civile. Une perte immense pour la culture de l'Espagne et du monde.

Georges SADOUL.

### LES HOMMES NOUVEAUX

« Mme de Sévigné écrit à Napoléon III pour lui annoncer la mort de la reine Astrid de Belgique. » On donne parfois de tels sujets « historiques » à traiter dans des « rédactions françaises », pour élèves des lycées de jeunes filles. C'est à peu près un tel sujet qu'a choisi M. Marcel L'Herbier en empruntant le thème de son nouveau film à l'académicien fasciste Claude Farrère. Le prologue, qui veut être un historique de la conquête du Maroc est d'une étourdissante sottise. Les dialogues entre Lyautey, Clemenceau, Mangin et quelques autres valent leur pesant de Paris-Soir. A part cela, on nous raconte l'histoire sordide d'un requin d'affaires, pillard du Maroc, ses basses intrigues, ses amours achetées avec des femmes du monde. On a défilé M. L'Herbier de faire un plus mauvais film que la Porte du Large. Il a relevé le défi : Les Hommes nouveaux sont encore pires. (Film français, Olympia.)

### LES AVENTURES DE JEEVES

Un valet de chambre obligeant mêlé avec son maître et un saxophoniste nègre

à une affaire d'espionnage assomme tous les sombres bandits qui avaient volé les plans du canon et se cachaient dans les souterrains d'un manoir hostellerie d'Angleterre. Le patron fait la conquête d'une jolie fille et tout le monde est heureux. Woodhouse qui a écrit le roman d'où est tiré ce film, s'est spécialisé dans les parodies de roman policier. Ses livres ne sont guère drôles. Ce film ne l'est pas non plus : on a inutilement chargé les personnages sans atteindre le baroque extravagant des films américains de la grande époque. (Film anglais, Le Balzac.)

### MAISON NANTÉE

Nous n'avions pas vu Harry Langdon depuis de nombreuses années. On prédit à cet excellent acteur comique, à l'époque des derniers films muets, une fortune comparable à celle de Chaplin et si cette opinion était fortement exagérée, il n'en reste pas moins que Langdon fut l'un des meilleurs comiques du muet. Hélas, cet acteur ne s'est pas adapté au parlant. Sa mimique, son comique, sont restés ceux du muet. L'homme et son jeu se sont empâtés. L'acteur n'est plus très drôle. Il faut cependant ajouter que Langdon fut surtout grand lorsqu'il fut en mesure d'écrire lui-même ses scénarios et d'être son propre metteur en scène, comme Chaplin. Peut-être retrouverait-il son grand talent d'autrefois si de telles possibilités d'expression lui étaient rendues. (Film américain, Dans les Cinéac.)

### FOSSETTES

Shirley Temple a pour grand-père un ancien acteur devenu escroc. Grâce à ses talents de chanteuse et de danseuse, elle fait la conquête d'une vieille dame, elle permet le mariage d'une fiancée délaissée et elle assure le succès au théâtre de La Case de l'Oncle Tom. C'est, paraît-il, une des plaies de la Chine et du Japon actuel que la prostitution des fillettes au-dessous de dix ans. Lorsqu'on voit la malheureuse Shirley tortiller du croupion et faire des appels de la cuisse, on a tristement l'impression d'être tombé dans un mauvais lieu où les prostituées seraient des petites filles. Au cours d'une de ses exhibitions, la pauvre fille lance soudain un regard traqué d'enfant craintive, surmenée et qui craint de dire sa leçon de travers. C'est la seule minute humaine de ce film fabriqué. (Film américain, Le Balzac.) G. S.

### NOUS AIMONS

UN PEU : Les Verts Pâturages (sermon nègre); César (honnêtement marseillais); Désir (marivaudage); Cirque (music-hall soviétique); La Guerre des Gosses (si vous aimez les enfants); La Fille du Bois Maudit (en couleurs); Hélène (plein de bonne volonté); Théodora devient folle (vaudeville); Mary Stuart (historique); Show Boat (opérette).

BEAUCOUP : La Vie Future (beaux truquages); Fantôme à vendre (entraînant); Femmes en révolte (grandeur sauvage); My man Godfrey (baroque); Doodsworth (psychologique); Sabotage (dramatique).

PASSIONNEMENT : Les Bas-Fonds (Prix Delluc); Les Temps Modernes (Charlot); Le Vandale (puissant); Mioussic (burlesque); L'Extravagant Mr Deeds (brillant); Tchapaïev, La Jeunesse de Marime, Les Marins de Cronstadt (trois chefs-d'œuvre soviétiques); Terre sans pain (documentaire dramatique).

PAS DU TOUT : Les Demi-Vierges, Un de la Légion, Rigolboche, L'Argent, L'Appel du Silence, Faisons un rêve, Au son des Guitares, Les Jumeaux de Brighton, Nitchevo, Avec le Sourire, Les Hommes nouveaux, Roméo et Juliette, etc.

les rebelles à Venta de Banos, près de Valladolid, au mois de juillet dernier.

On ne peut mieux faire comprendre au public français la personnalité de ce qu'était Juan Piqueras, qu'en le définissant comme le Louis Delluc espagnol.

Si, demain, après la victoire des gouvernements, naît un cinéma espagnol, ce cinéma devra beaucoup à l'effort qu'aura réalisé Piqueras dans la période qui s'étend de l'après guerre à la guerre civile espagnole.

Fils d'un meunier de la province de Valence, Piqueras avait connu l'enfance misérable des enfants du peuple espagnol. Il n'apprit à lire qu'à 10 ans, au prix de longs et patients efforts, à une école distante de plusieurs kilomètres. Il devint, à

12 ans, commis épicer, puis placier et colporteur. Tout ce qu'il gagnait et qui n'était pas employé à sa nourriture et à celle de ses parents allait au libraire. Peu à peu, patiemment il se fit une culture, devint l'ami des intellectuels valenciens, publia un livre de poèmes.

Mais le cinéma surtout l'attirait. Piqueras fut pris comme tant d'autres par la splendeur grise et noire de ce qu'on appelait alors l'art muet. Il devint rapidement le critique cinématographique le plus écouté des journaux de Valence, puis de Madrid.

Il est le premier à fonder en Espagne des Cinés Clubs. Et les Cinés Clubs de Piqueras sont ceux qui font connaître — Alphonse XIII régnant — à certains

**GARANTI 5 ANS Cycles HOEL**  
136, 7<sup>me</sup> Darnémont, Paris  
Cycles de PRÉCISION depuis... **120**  
**ÉCLAIRAGE VÉLO**  
DYNAMO CHROMÉF surpuissante, 6 volts. Phare luxe, éclairage à l'arrêt. Feu rouge. **49**  
GARANTI à FACTURE Env. FRANCO paiement livraison avec PHARE, 2 ampoules AÉRODYNAMIQUES... **59**  
PNEUS et ACCESSOIRES au PRIX de GROS  
— Catalogue gratuit. Ouvert dimanche matin —

par  
**CANLER**  
ancien chef de la Sûreté

**J**E ne crois pouvoir mieux terminer mes mémoires qu'en faisant connaître, au point de vue de l'intervention de la police, les observations nées de l'attentat du 14 janvier.

Cet attentat jeta la consternation parmi les habitants de la capitale et dans toute la France. L'opinion publique accusa aussitôt la police d'imprévoyance et d'incapacité, pour n'avoir pas su prévenir ce crime en arrêtant les auteurs avant qu'il ne fût consommé.

Je vais examiner le plus brièvement possible si la police pouvait prévenir cet attentat et si les fonctionnaires chargés d'une si grande responsabilité peuvent avoir eu conscience d'avoir entièrement accompli leur devoir.

Le 7 janvier, une dépêche télégraphique annonçait au ministre de l'intérieur que le nommé Pieri se rendait à Paris en compagnie d'un autre individu dans l'intention de tuer l'empereur (ainsi dit l'acte d'accusation établissant les charges contre les auteurs de l'attentat).

Partis de Londres le 6 janvier, Pieri et Gomez arrivèrent à Calais à une heure quarante-cinq minutes du matin; ils quittèrent immédiatement cette ville pour se rendre à Lille; là, Gomez attendit Pieri, qui alla à Bruxelles; et enfin, le 8, ils arrivèrent à Paris. D'un côté, le Mo-

**ORSINI**, révolutionnaire italien, naquit à Meldola en 1819. Il considérait Napoléon III comme le symbole de la réaction en Europe, et l'accusait des malheurs de sa patrie qui vivait alors sous le joug de l'Autriche. S'il est normal de condamner son attentat qui fit tant d'innocentes victimes, il faut bien se garder de ranger **ORSINI** parmi les vulgaires assassins.

(Document  
« Archivés Iconographiques »).

niteur dit qu'on était informé, depuis le mois de juin précédent, que l'on fabriquait en Angleterre des bombes destinées à être jetées sous la voiture de l'empereur, et que ces bombes devaient produire un terrible effet, vu l'ingénieuse disposition de ces engins de destruction.

D'un autre côté, M. le comte de Morny annonçait, dans le discours d'ouverture de la Chambre législative, que l'on était instruit que les sociétés secrètes de province s'attendaient pour la mi-janvier à une catastrophe suivie d'un mouvement.

On devait croire que, d'après des données aussi sérieuses, des indices aussi précis, et surtout après la dépêche de M. le ministre de France à Bruxelles, la police avait dû prendre des mesures efficaces pour arrêter tout d'abord Pieri à son arrivée à Paris; et pourtant voici comment les choses se passèrent :

Pieri descendit rue Montmartre, 132, hôtel de France et de Champagne, dans un des quartiers les plus fréquentés de la capitale. Peut-être s'est-on figuré que, changeant de nom, restant enfermé dans sa chambre, fuyant toute espèce de compagnie, Pieri méditait en silence et dans l'ombre son projet diabolique, ou qu'attendant le moment de l'exécution il se tenait prudemment caché, déjouant ainsi les recherches de la police. Il n'en est rien : Pieri était descendu à l'hôtel avec un passeport portant les noms de Joseph-Andréas Pierrey, falsification bien légère pour arriver à cacher entièrement un homme signalé comme il l'était. Puis, au dire même des témoins veuve Briand, maîtresse de l'hôtel, et Doerch, garçon de l'établissement, Pieri dînait à table d'hôte avec tous les autres voyageurs; il restait dans la salle à manger pour y lire le journal, ou, s'il sortait, il fréquentait les cafés, les endroits publics, se promenait en voiture, allait voir sa femme les 8, 11 et 14 janvier.

Que faisait la police pour mettre la main sur Pieri? Rien, malgré la simplicité des moyens qu'il lui eût suffi de mettre en usage. C'est l'alphabet vulgaire du métier, et je le prouve.

L'officier de paix, celui-là même qui, le 14 au soir, arrêta Pieri rue Le Peletier, au coin de la rue Rossini, était spécialement chargé des garnis et des réfugiés politiques, et il avait pour mission expresse de découvrir Pieri parmi les personnes arrivées depuis le 8 de Londres ou de Belgique et descendues dans les hôtels. S'est-il sérieusement occupé des recherches qui étaient prescrites? Non, je ne puis le croire; car s'il s'était donné la peine d'aller dans les hôtels examiner tous les voyageurs arrivés de Belgique, lui, qui connaissait particulièrement Pieri, il l'eût alors reconnu, comme il l'a reconnu plus tard, rue Le Peletier. En outre, chaque matin, il recevait la liste des noms, prénoms, âge, lieu de naissance, ainsi que l'indication de la ville d'où venait chaque voyageur descendu dans quelque hôtel garni que ce fût. S'il en eût pris connaissance, certes, il eût trouvé aussitôt celui qu'il devait rechercher.



reté, à celle des garnis et à celle du château, l'ordre de se trouver présentes pour l'arrivée de Sa Majesté. Mais quelles sont les prévoyantes mesures prescrites dans cet ordre? Le chef de la police municipale se contente d'envoyer un simple carcé de papier sur lequel sont inscrits l'heure et l'endroit où les brigades doivent se trouver, sans autres détails, sans aucune instruction, sans la moindre désignation particulière. Les chefs de brigade signent ces papiers pour constater qu'ils en ont pris connaissance, et partent chacun de leur côté pour le lieu indiqué. Or les sept brigades agissent séparément, sans solidarité, sans entente, se placent où bon leur semble, mais toujours en première ligne et devant la foule, au lieu d'être au milieu et derrière celle-ci pour la surveiller. Et voilà comment Orsini et ses complices ont pu lancer leurs bombes sans être aperçus, et s'échapper ensuite sans que personne pût se douter alors qu'ils étaient les auteurs de l'attentat.

N'est-il pas incroyable qu'un homme chargé de veiller à la sûreté du souverain ait fait preuve de si peu de prévoyance? Sachant que Pieri était venu à Paris pour assassiner l'empereur ce fonctionnaire ne devait-il pas penser que le misérable pouvait avoir des complices, que, dans cette

su mettre la main sur Pieri, signalé de son départ de Londres, et qu'elle connaissait si bien?

Certes, ce n'est pas à sa sagacité, à sa pénétration, que l'on est redevable de l'arrestation des coupables. En effet, après l'attentat, la police, s'étant rendue à l'hôtel de France et Champagne, y avait trouvé Rudio couché, l'avait interrogé et n'avait pas cru devoir l'arrêter. Si elle est revenue sur cette première décision, ce n'a été qu'après les déclarations de Gomez. Et ce dernier lui-même, comment est-il tombé au pouvoir de la police?

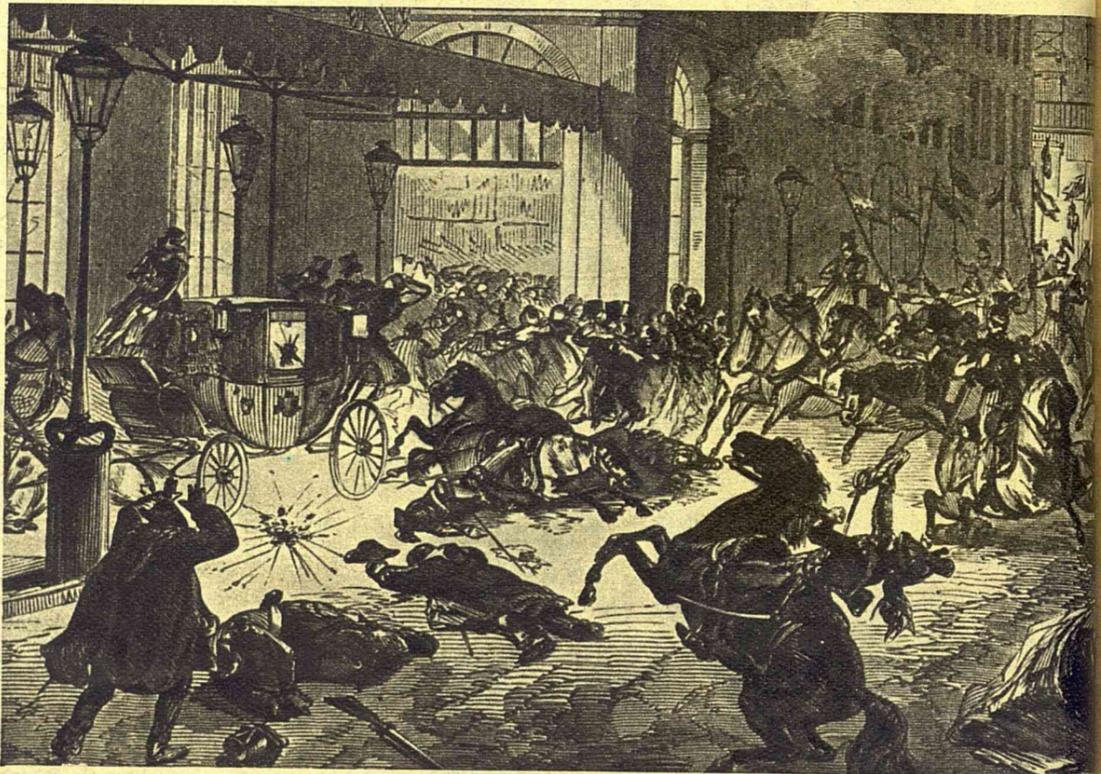
Gomez, l'homme qui déjà une fois avait été soupçonné par ses complices d'avoir des velléités de trahison, Gomez perdit entièrement la tête après l'attentat; il entra au restaurant Broggi, rue Le Peletier, 19. Là, pendant une heure et demie environ, il ne fit que se lamenter, aussi le témoin Diot, garçon de salle frappé de la singularité d'une pareille douleur, alla avertir un sergent de ville qui vint arrêter Gomez. Comme on le voit, ce n'est pas même un employé de la police qui a eu l'idée de cette arrestation, et Orsini, ainsi que de Rudio, ne furent arrêtés que grâce aux dénonciations de Gomez.

En résumé, quelle fut la conduite de la police en cette circonstance?

Elle pouvait prévenir le crime, elle n'a rien prévu. Après l'arrestation de Pieri, elle pouvait empêcher l'exécution de l'attentat, elle n'en a rien fait; et si le hasard, ce dieu protecteur des être irréflichs, ne lui était venu en aide, les auteurs de la catastrophe du 14 janvier seraient peut-être retournés à l'étranger mûris l'idée d'un nouveau crime, en raillant l'impuissance de ces hommes auxquels sont confiés de si hauts et si graves intérêts.

Après avoir analysé ce qui a été fait et ce qui devait se faire, je ne puis passer sous silence mes impressions sur l'étrange résultat de cette tentative de récidive.

## L'attentat d'Orsini



L'attentat, d'après une gravure de l'époque. (Document « Archivés Iconographiques ».)

D'un autre côté, ce même fonctionnaire connaissait la demeure de la femme de Pieri; et, en admettant qu'il ne la connaît pas, il n'était certainement pas difficile de se la procurer pour y faire établir une surveillance afin d'y arrêter le mari, s'il s'y présentait pour voir sa femme, ce qui était probable. L'arrestation de Pieri était encore assurée par là. Une autre surveillance aurait dû être également exercée place Dauphine, où le fils de Pieri était en apprentissage, dans la prévision toute naturelle où le père viendrait embrasser son enfant. Et, en face de ces probabilités, les surveillances offraient d'autant plus de chances de réussite, qu'elles pouvaient être exercées par des agents qui connaissaient parfaitement Pieri.

En se plaçant à un autre point de vue, si l'on se rend compte de l'organisation du service établi pour la sûreté de l'empereur, on est également frappé de la négligence du chef de la police municipale dans la direction de ce service. Lorsque l'empereur doit se rendre au spectacle, on donne à quatre brigades d'agents de la politique, à celle du service de sû-

foule qui stationnait aux abords de l'Opéra, il y avait peut-être non pas un, mais dix autres individus venus dans le même dessein et porteurs des mêmes instruments de destruction! Ne tombe-t-il pas sous le bon sens qu'il fallait, immédiatement et avant que la voiture impériale arrivât, faire évacuer entièrement la place, repousser la foule dans les rues adjacentes, et ôter par ce moyen, si simple en apparence, toute chance de succès aux auteurs de l'attentat? N'est-il pas incompréhensible qu'un homme qui doit avoir une expérience parfaite de ces sortes de choses, un homme qui doit être rompu à toutes les finesses, à toutes les roueries de son métier, n'ait trouvé rien de mieux à faire que de laisser aller les choses, sans prendre aucune mesure, aucune précaution pour éviter un semblable désastre?

Puis, après l'attentat, quelle fut la conduite de la police? De quelle sagacité a-t-elle fait preuve dans les recherches qu'elle a exercées? Comment a-t-elle pu découvrir des individus qu'elle ne connaissait nullement, puisqu'elle n'avait pas

quant au personnel de la police.

Le préfet de police avait, suivant moi, rempli toutes les obligations que lui imposaient ses fonctions, en prescrivant impérieusement au chef de la police municipale de faire faire des recherches actives, incessantes, de mettre tous les moyens en œuvre pour opérer l'arrestation de Pieri. Il ne pouvait personnellement faire plus, ses subordonnés devaient agir, chercher sans relâche et découvrir! Il est assez prouvé qu'ils n'ont pas satisfait à leur mission, et que les faits accusent leur négligence ou leur incapacité.

Pourtant, quelle a été la conclusion de cette regrettable affaire? La voici. Le préfet de police donna sa démission, le chef de la police municipale conserva ses attributions, le chef du service des maisons garnies fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et plus tard obtint une augmentation d'appointements, plus une pension!

Comment expliquer un pareil dénouement?

FIN

LA FEN

« MI

AVEZ-V  
il y a  
l'idée  
Pour  
pagné  
succès  
traver

Rien d'équivo  
dame seule tén  
tant des frais  
Elle n'a plus  
maison, le po  
l'amour-propre  
par un homme

Ce qui me  
ce métier —  
seule, qu'il lu  
bien destiné à  
tiés, ou d'am  
la présence de  
erreur de psy  
intelligentes.  
clients du je  
s'il en était a  
dire à quel p  
d'une société  
que tout se p  
un homme po  
salon.

ROBES

UNE robe  
avec cett  
trois ans  
avantage  
gantes. C'est  
velours noir,  
droites, laissa  
ture. La ceint  
noue sur le c  
de soie. Les  
remplacer la  
côté, dans le  
cher à une p  
doré), qui ir  
grosse plaqu  
vertira en m



# LA FEMME, L'ENFANT, LE FOYER

## « MESSIEURS POUR DAMES SEULES »

**N**'AVEZ-VOUS pas été comme moi un peu abasourdi en lisant dans le journal, il y a quelques temps, l'interview de T. Markham, ce jeune Américain qui eut l'idée de monter un bureau de location de jeunes hommes pour dames seules? Pour dames seules qui, en tout bien tout honneur, désirent se faire accompagner au théâtre, au restaurant ou au dancing? L'entreprise remporta un succès dépassant toutes les espérances, succès qui décida Teddy Markham à traverser l'Atlantique et à étendre son business à l'Angleterre et à la France. Rien d'équivoque dans son commerce, d'ailleurs — loyalty and efficiency — La dame seule téléphone, explique ses desiderata et paye d'avance à la direction le montant des frais, c'est-à-dire la somme que représentent ces distractions accompagnées. Elle n'a plus qu'à attendre de pied ferme le compagnon demandé, habillé, stylé par la maison, le portefeuille bien garni, et qui paiera spectacle, souper et taxis. Ainsi, l'amour-propre sera des deux côtés épargné et plus complète l'illusion d'être « sortie par un homme du monde ».

Ce qui me surprend, c'est moins la mentalité de l'homme qui se résout à faire ce métier — il faut bien vivre — que celle de la dame tellement seule, qu'il lui faut recourir à ce subterfuge; ce faux semblant de compagnie semble bien destiné à tromper les autres plus qu'elle-même sur cette absence complète d'amitiés, ou d'amours; et la solitude n'est-elle rendue plus attristante, plus flagrante par la présence de cet étranger à la courtoisie rémunérée? Mais je fais sans doute une erreur de psychologie en supposant que les femmes en question sont sensibles et intelligentes. On est en droit de supposer que, dans le milieu où se recrutent les clientes du jeune Markham, la plupart sont frivoles, bavardes et stupides. Comment, s'il en était autrement, s'expliquer le succès d'une telle entreprise? Je ne saurais trop dire à quel point elle me paraît être typique d'une époque, d'un régime surtout et d'une société où se perdent chaque jour davantage les valeurs humaines; où l'on croit que tout se peut acheter ou vendre, où l'on peut, sans tristesse et sans honte, louer un homme pour décorer sa solitude comme on achèterait une potiche pour décorer son salon.

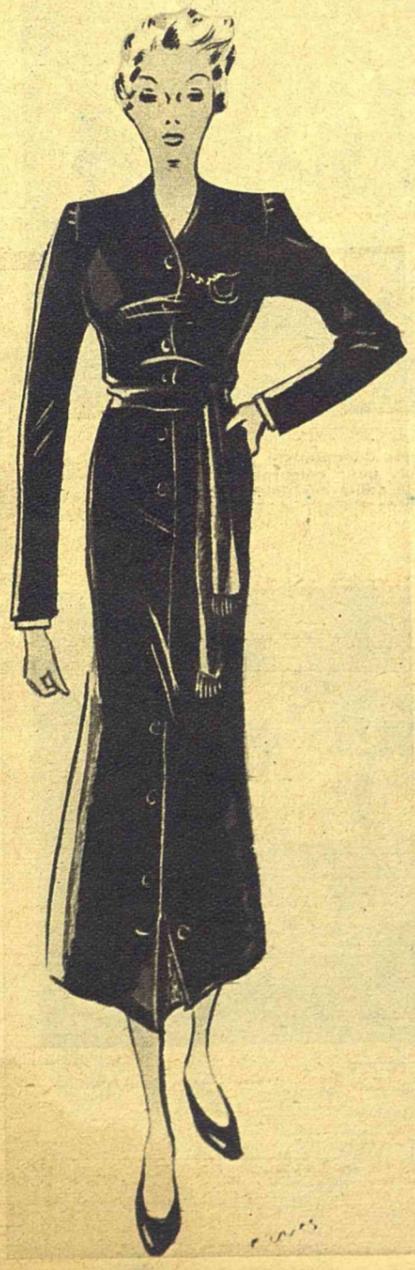
Lulu JOURDAIN.

## MODE & COUTURE

### ROBES D'HIVER, MANTEAUX DE PRINTEMPS

**U**NE robe d'hiver qui fera un manteau de printemps. Vous serez toujours chic avec cette robe qui n'a rien de « dernier cri », mais qui était à la mode il y a trois ans, qui l'est aujourd'hui, et qui le sera encore probablement dans deux ans; avantage des modèles classiques, des formes simples, sans recherches extravagantes. C'est la vraie robe-manteau, boutonnée de haut en bas; celle-ci est en velours noir, soutenue aux épaules par un léger rembourrage; manches longues et droites, laissant passer de quelques millimètres des manchettes assorties à la ceinture. La ceinture? Elle est assez large, en satin, assorti ou d'un ton différent, elle se noue sur le côté, laissant retomber assez bas les pans terminés par une courte frange de soie. Les boutons sont en velours noir et les boutonnières, passepoilées. On peut remplacer la large ceinture qui fait assez habillé par une cordelière de soie. Sur le côté, dans le haut, une petite poche appliquée. Un très joli ornement sera d'accrocher à une des boutonnières une très grosse et courte chaîne en or (ou en métal doré), qui ira tomber dans la petite poche de côté, avec, au bout, la montre, ou une grosse plaque d'identité ronde. Au printemps, sur une robe légère, la robe se convertira en manteau.

La fabrication des masques à gaz a pris une énorme extension dans le monde. C'est par centaines de milliers que des masques sont fabriqués chaque semaine. Ce travail est presque exclusivement exécuté par des jeunes filles. Notre photographie représente une vue d'une usine anglaise, à Blackburn. De même, en France, et surtout à Paris, de nombreuses usines fabriquent des masques.



## les conseils de Ginette

### NOTRE CUISINE

#### CHOU AUX MARRONS

Choisissez un chou bien pommé, enlevez les feuilles extérieures et lavez-le sans qu'il se dé fasse dans de l'eau additionnée de vinaigre. Faites-le cuire à l'eau bouillante salée. D'autre part, vous ferez cuire des marrons. Placez le chou sur un plat et placez les marrons tout autour en couronne, puis versez sur le tout la sauce suivante :

Faites fondre dans une casserole une cuillerée à soupe environ de beurre et autant de farine sur très petit feu; ne laissez pas brunir et ajoutez deux cuillerées à soupe de vinaigre, le double d'eau et du sel; tournez, prenez un peu de cette sauce dans un bol, ajoutez-y deux jaunes d'œufs, délayez-les et remettez le tout dans la casserole, sortez du feu, remettez un morceau de beurre, laissez-le fondre en tournant hors du feu et versez le tout sur le chou et les marrons.

Voici une façon de faire réchauffer des pâtes (macaronis, spaghettis, etc.) ou du riz qui restent de la veille : Mettez dans une casserole un bon morceau de beurre et faites chauffer dedans de la chapelure; lorsqu'elle est bien chaude vous versez dedans les macaronis coupés en morceaux et vous les faites sauter rapidement, à feu assez vif.

### SAVEZ-VOUS QUE...

Les choux ont quelquefois un goût très fort, allant jusqu'à l'acreté; voilà comment on peut l'adoucir : Prenez une grosse boulette de mie de pain frais, épluchez un navet, creusez-le et enfoncez la boulette de pain dedans, puis mettez le tout à cuire avec le chou. N'oubliez pas ensuite de jeter ce navet.

Eplucher des marrons est un travail long et fastidieux si on ne sait pas s'y prendre : avant tout, faites aux marrons une fente circulaire, puis mettez-les dans une casserole d'eau froide; faites chauffer et retirez du feu après le premier bouillon; pelez-les vivement en les sortant un à un de l'eau, ce que vous ferez alors sans difficultés, les deux peaux se détachant en même temps.

### CONSEILS PRATIQUES

Si vous avez des reliures déjà vieilles dont le cuir se dessèche, vous pouvez les rafraîchir en passant dessus un chiffon très légèrement imbibé d'huile d'olive. Laissez le cuir s'imprégner de l'huile puis essuyez soigneusement le surplus qui pourrait tacher. Passez ensuite sur le cuir un peu de cire (cire pure d'abeilles si possible) et finissez en frottant avec un chiffon de laine.

Si les pages des livres sont tachées de marques de doigts, vous pouvez enlever ces taches en posant dessus un peu de pâte de savon; frottez très doucement, rincez à l'eau pure et placez la page entre deux feuilles de papier buvard pour la faire sécher. Si les taches sont des piqûres de mouches, essayez de les faire partir avec un peu de vinaigre fort.

### VOTRE BEAUTE

Une autre de nos « coquettes » voudrait savoir s'il existe une crème ou un produit plus gras que la lanoline. Je crois bien que l'axonge (c'est-à-dire la graisse de porc) que l'on trouve chez le charcutier, ou plus raffinée, chez le pharmacien, est ce qu'il y a de plus gras, de plus onctueux et excellent, par conséquent, pour les peaux sèches, mais... il faut pouvoir en supporter l'odeur !

# Vous ne connaissez pas PARIS!

(Suite de la page 14)

Une mairie plus vaste, d'abord, car les bureaux éclatent devant l'afflux des clients. Et puis, très vite, une Maison du Peuple, avec sa salle des fêtes, son dispensaire, ses salles de lecture et de travail, sa salle de jeux. Et puis, sont-ils gourmands! un grand gymnase pour la jeunesse. Car il n'y a pas de gymnase dans tout l'arrondissement. Et puis, un grand terrain de sports.

Non mais, il se croient à Passy ou à Auteuil, ces gens qui veulent de l'espace, des arbres et des jeux?

Ils se croient à Montmartre, mais ils n'estiment pas que le pittoresque, nécessairement, doit rester crasseux.

Ils ne tiennent pas, — oh! pas du tout —, à leurs maisons sans lumière, ni à la pâleur de leurs enfants.

Pour ceux-ci, ils réclament, partout, des écoles améliorées, avec un chauffage et un éclairage modernes. Et des écoles neuves, sur le terrain de la zone, notamment boulevard Ney. Et pendant qu'on y sera, une crèche, et un dispensaire. Ce sera autant de frais en moins pour l'assistance publique et les sanatoria. Dans la même zone, un lavoir avec des bains-douches, un square et un marché couvert. Les H.B.M. du boulevard Ney apporteront des clients à l'école et au marché, et des enfants pour égayer le square.

Mêmes revendications à la Goutte-d'Or : dispensaire, lavoir, écoles agrandies, construction d'H.B.M.

Mise à bas de tous les immeubles insalubres, avec immédiate reconstruction de maisons modernes où des familles, enfin, verront un coin de ciel.

Le quartier Clignancourt voudrait un square rue Letort. Celui des Grandes-Carrières, bâti sur les anciennes carrières maintenant bourrées de pierres, de terre et de béton, a de grandes ambitions. Il

voudrait, tout de suite, le groupe scolaire de la rue Gustave Rouanet si longtemps promis. Car les gosses, eux, n'attendent pas pour grandir. Il voudrait dans ce berceau des arts — et même un jardin d'enfants. Et puis un lavoir, aussi, comme les autres quartiers. Et puis des écoles agrandies, rue Belliard.

Une piscine, enfin, rue Lepic. Car le terrain, figurez-vous, ne manque pas. Ni les ouvriers.

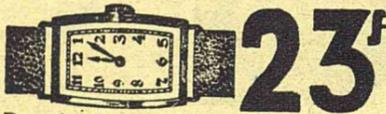
Et l'on peut même vous garantir qu'il ne s'agirait pas de travaux somptueux et vains.

Montmartre, sans doute, veut revivre. Mais, d'abord, il veut vivre dans la santé. Sans trop de fumées, sans trop de rats.

Santé des corps d'enfants. En même temps, par la chasse aux marchands des plaisirs frelatés, on redonnera de la place aux artisans et aux artistes qui voudraient remettre sur Montmartre ce cachet d'art véritable qui fut le sien.

Et si c'est très bien pour Montmartre, ce sera, aussi, tant mieux pour Paris.

Claude MARTIAL.



# 23'

Bracelet Dame, plaqué or... 25 fr.

Directement de la Fabrique

à nos Clients. Garantie 6 ans

A ces prix exceptionnels, il ne sera pas dévoré plus de 3 montres par client.

4 Horlog. Doubs, 96, r. d'Hauteville, Paris



Une fête organisée par le Parti Communiste a eu lieu vendredi dans le 'Vel' d'Hiv', plein à craquer, pour célébrer le 13<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Lénine. Ci-dessus le défilé des délégations des usines avant les discours de Cachin et Thorez.



Les dévoués vendeurs de « REGARDS » et de la presse ouvrière à QUIEVRE-CHAIN (Nord).

UNE NOUVELLE COLLECTION LITTÉRAIRE

Contribuer à la sauvegarde de la culture et à la construction d'une littérature réaliste et sociale : tels sont les buts de la nouvelle collection.

## CIMENT

Publiée sous la direction de Renaud de JOUVENEL

DÉJA PARU

AGNÈS SMEDLEY

# LA CHINE ROUGE EN MARCHÉ

RÉCITS

Traduits de l'anglais par Renaud de JOUVENEL

Ce livre vient à son heure, au moment où les événements d'Extrême-Orient laissent prévoir pour un avenir prochain des changements importants dans le cours de l'histoire de la Chine.

Dans un langage précis et nerveux, Agnès SMEDLEY nous fait revivre la marche des armées rouges, facteur important de la libération chinoise.

15 fr.

PARAITRONT ENSUITE :

- N. OSTROWSKI Comment l'acier fut trempé
- G. RÉGLER La Passion de Joss Fritz
- TRISTAN RÉMY La Lutte
- JOHN DOS PASSOS 1919
- BERTHOLD BRECHT Le Roman de quatre sous

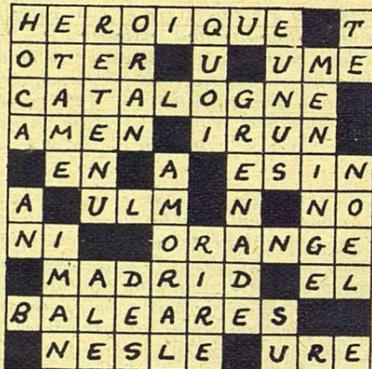
E. S. I., 24 rue Racine, PARIS

Chèque Postal 974-41

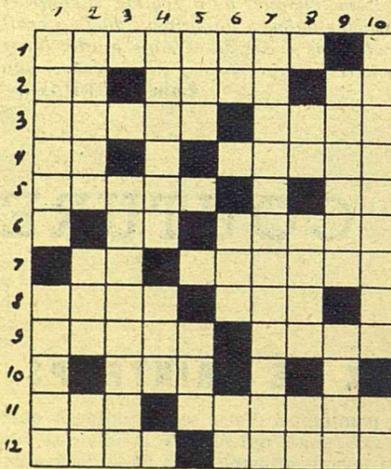
## JEUX ET DISTRACTIONS

### MOTS CROISÉS

(Problème N° 45)



SOLUTION DU N° 44



HORIZONTALEMENT. — 1. La vie chère, la guerre sont ses objectifs. — 2. Division du temps. Une partie du monde souvent troublée. Sans vêtements. — 3. Regards vient de publier sur ce sujet un reportage intéressant. Choses qui restent à payer. — 4. Préfixe. Autrefois les lits en étaient couronnés. — 5. Nymphes des prairies. 2 lettres de « Shako ». — 6. Carte. Espèce de poivrier de l'Inde. — 7. Article arabe. Poète italien, auteur d'Adonis (1569-1625). — 8. Substance sucrée. Colère. — 9. 1937 sera peut-être celle de la reprise définitive des affaires.

Préfixe. — 10. Qui marque la preuve. — 11. Affirmation. Elle est toujours le prétexte d'injustices et d'atrocités. — 12. Celui des jeunes miliciens espagnols formés par l'admiration. Début.

VERTICALEMENT. — 1. Dorgères cherche à la provoquer en France. Hitler ne cache pas le but qu'il poursuit en le convoitant. — 2. Occasionna. Département de la ville de Chaldée. — 3. Son installation comme nouveau ministre à Stockholm fut assez mouvementée. — 4. On les consulte beaucoup en temps de guerre. Prénom. — 5. Préfixe. Unité de travail électrique. — 6. Note. Se dit d'un cheval d'une certaine couleur. Coutumes. — 7. La guerre s'y installe. — 8. Terminaison de participe. Possessif. Cours d'eau. — 9. Elle est devenue l'un des chefs spirituels de la défense de Madrid. Séché. — 10. Goering et lui viennent d'avoir d'importants entretiens. Article arabe.

## regards

ABONNEMENTS FRANCE & COLONIES

3 mois : 15 fr. - 6 mois : 26 fr. - un an : 48 fr.

BELGIQUE - SUISSE LUXEMBOURG - CANADA

6 mois : 33 fr. - un an : 60 fr.

Pays de l'Union postale.

6 mois : 35 fr. - un an : 65 fr.

2<sup>e</sup> Autres pays.

6 mois : 45 fr. - un an : 80 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande de dernier numéro reçu et joindre 1 fr. en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X

Téléphone : PROVENCE 52-13

Chèque postal : PARIS 1715-54

Les manuscrits non demandés ne seront pas rendus.



QUEL D'AUDITE NE SOI LE DOMA COMME DÉLIC



TIEN

De nomb la radi suivre trouver sélection du La voix. ou nous nou mentaires les de la semaine journal, pour Mais le r s'épuise pas maine. La Radio fique instrum et de la pub Jusqu'ici, ce la radiodiffus bilité de ses Il faut li mouvement Liberté, s'eff vera désorma

Jeud 20 h. BRUX « La mort chœur et Milhaud. 21 h. 15. (2 actes), o près Soph Cocteau, m miélon. 20 h. 30. PAR LE-GRENON et TRAVAI la mort d — La vie, Pouchkine, dent de la T'Ho

Le gérant

# RADIO

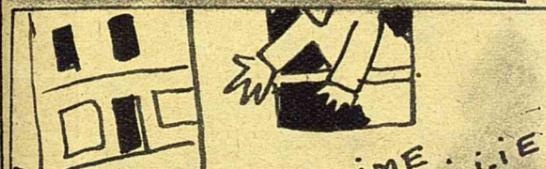
SILENCE!

PAR

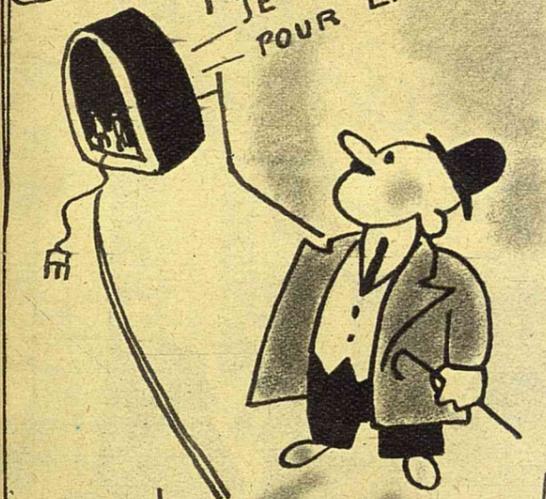
POL  
FER  
JAL



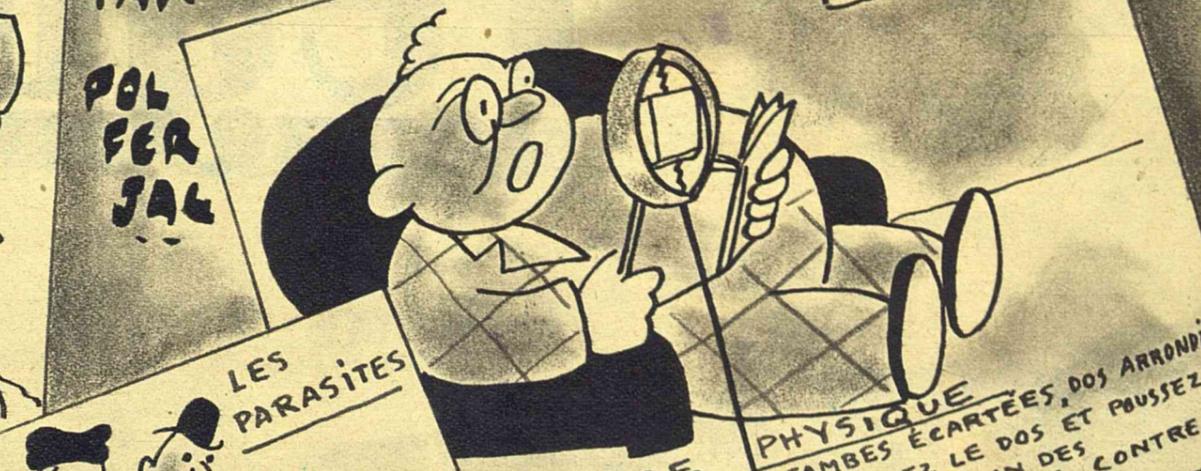
QUEL DOMMAGE, MES CHERS AUDITEURS QUE LA TÉLÉVISION NE SOIT PAS ENCORE ENTRÉE DANS LE DOMAINE PRATIQUE, VOUS POURRIEZ COMME MOI, ADMIRER LA BLONDE ET DÉLICIEUSE ARTISTE QUI... ETR...



JE T'AIME POUR LA VIE!



TIENS ENCORE UN COLU.



LES PARASITES

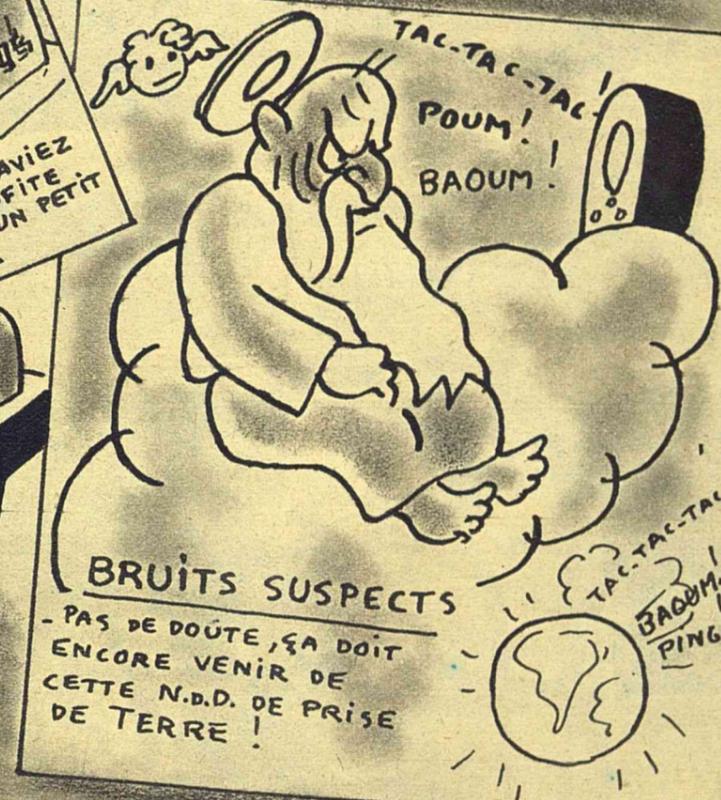


-ON A APPRIS QUE VOUS AVIEZ LA T.S.F. ALORS ON EN PROFITE POUR VENIR BAVARDER UN PETIT MOMENT AVEC VOUS!



LA VOIX DE SON MAÎTRE.

PHYSIQUE  
DEBOUT!  
TÊTE EN DEHORS, CREUSEZ LE DOS ET PUSSEZ LE EN AVANT... C'EST UN DES MEILLEURS EXERCICES CONTRE L'OBÉSITÉ...



BRUITS SUSPECTS  
-PAS DE DOÛTE, ÇA DOIT ENCORE VENIR DE CETTE N.D.D. DE PRISE DE TERRE!

## ECOUTEZ!

De nombreux lecteurs nous ont demandé de créer une rubrique de la radio, rubrique où ceux qui n'ont pas le temps ou le moyen de suivre assez assidûment les grands périodiques spécialisés, puissent trouver quelques renseignements sur la vie de la radio et une sélection du programme des différents postes d'émission.

La voici. Nous vous présentons cette première revue hebdomadaire, où nous nous contentons, pour cette fois, de vous signaler sans commentaires les émissions les plus importantes et les plus intéressantes de la semaine qui s'ouvre, pour nous, par le jour de la parution de notre journal, pour se terminer la veille de la parution du numéro prochain.

Mais le rôle que nous nous proposons de donner à cette rubrique ne s'épuise pas dans une sélection judicieuse des programmes de la semaine.

La radio n'est pas uniquement une distraction, elle est un magnifique instrument d'éducation des masses, sans parler de la propagande et de la publicité dont seules les puissances qui ont tenu la régè de la radiodiffusion en France. C'est à elle, aussi, qu'incombe la responsabilité de ses nombreuses imperfections.

Il faut libérer la radio de ses conseils de gérance actuels! Le grand mouvement populaire des sans filistes qui, sous le drapeau de Radio-Liberté, s'efforce de mettre la radiodiffusion au service du Peuple, trouvera désormais dans « Regards » un militant actif et vigilant.

- Jeudi 28 janvier**
- 20 h. BRUXELLES FRANÇAIS. — « La mort d'un tyran », pour chœur et orchestre, de Darius Milhaud.
  - 21 h. 15. — « L'opéra-oratorio » (2 actes), d'Igor Stravinsky, d'après Sophocle, texte de Jean Cocteau, mis en latin par J. Daniélon.
  - 20 h. 30. PARIS-P.T.T. - MARSEILLE-GRENOBLE. — Groupe « ART et TRAVAIL » : Centenaire de la mort d'Alexandre Pouchkine. — La vie, l'œuvre et la mort de Pouchkine, par V. Basch, Président de la Ligue des Droits de l'Homme.
  - Exegi monumentum, poésie de Pouchkine.
  - Ode sur la mort de Pouchkine, poésie de Lermontoff, adaptation musicale de D. Lazarus.
  - Une scène de Faust, musique de Berlioz.
  - Une scène de Boris Godounov, musique de Moussorgsky.
  - « L'Invité de pierre », pièce en 4 tableaux, musique de Mozart.
  - La Ronssolka, 5 tableaux, musique de Dargomyzky. (Chœur et orchestre dirigé par D. Lazarus.)
  - 21 h. MOSCOU-KOMINTERN (1.744 m.). — L'émission française : Soirée littéraire consacrée à Ro-

main Rolland, suivie d'un concert.

- Vendredi 29 janvier.**
- 13 h. 20. ANGLETERRE-NATIONAL. — Concert d'œuvres de Prokofiev, de Sibelius.
  - 13 h. 25. LUXEMBOURG. — Œuvres pour piano, de Bach, Mozart, Chopin, Rachmanikoff, Manuel de Falla.
  - 19 h. 55. PARIS-P.T.T., MARSEILLE-GRENOBLE. — Théâtre national de l'Opéra.
  - 20 h. 03. BRUXELLES-FLAMAND. — Musique de chambre, Trio en si bémol majeur, de Mozart; œuvre de Schubert.

- Samedi 30 janvier**
- 19 h. 30. SUISSE FRANÇAISE. — Concert symphonique de César Frank; concert pour violoncelle et orchestre, de Darius Milhaud, etc.
  - 20 h. 15. TOUR EIFFEL. —
  - 20 h. 30. LILLE, TOULOUSE, LIMOGES. — « Le conquérant », de Jean Mistler, partition de Darius Milhaud (transmis du Théâtre de l'Odéon).
  - 20 h. 30. PARIS-P.T.T., MARSEILLE-GRENOBLE. — Depuis la table du Conservatoire, concert symphonique, par l'Orchestre National.
  - Semiramis, de Florent Schmitt, la danse du Tricorne, de Manuel de Falla, Ormaillès, fragments de G. Doré.
  - 20 h. 30. STRASBOURG. — « L'amour et son carquois », opéra-

- bouffe de Charles Lecocq.
- 20 h. 45. RADIO-PARIS. — La Chorale de la Cathédrale de Strasbourg.
- 20 h. 50. LONDRES REGIONAL.
- 21 heures. MOSCOU-KOMINTERN. — Les agents du fascisme. Questions et réponses.

- Dimanche 31 janvier.**
- 13 h. 25. PARIS-P.T.T. — Les Contes d'Hoffmann, d'Offenbach, à l'Opéra-Comique.
  - 15 h. RADIO-CITE. — Sonate N° 3, pour piano et violoncelle, de Beethoven, par W. Kempf et Paul Grammer (enregistré).
  - 14 h. TOUR EIFFEL. — Concert du Conservatoire : Symphonie fantastique, de Berlioz, Concerto pour piano et orchestre, de Martinée, Lutherie (française). La lancée vendue, de Smetana.
  - 16 h. 45. RADIO-PARIS. — Transmission depuis la Salle Gaveau des Concerts Lamoureux, direction M. Eugène Bigot : L'Espagne en musique : E. Chabrier, Maurice Ravel, E. Lalo; violoniste, M. William Cantrelle, Glinka, Albeniz, Manuel de Falla.

- Lundi 1<sup>er</sup> février**
- 20 h. 45. RADIO-PARIS. — Opérettes : « La Farce du Poirier »; « Le Tiers-porteur de l'honneur de Désiré »; musique de Claude Terrasse.
  - 22 h. RADIO-CITE. — Festival Gabriel Fauré (enregistré). Orchestre du Conservatoire. Ces enregistrements permettent

d'entendre de célèbres artistes. Lily Laskine, Mmes Croiza, Cernay, et Talba; l'orchestre de Berlin sous la direction du chef d'orchestre Wolff; Panzera, Mme Marguerite Lang.

- Mardi 2 février.**
- 20 h. 30. RENNES-BRETAGNE. — Orchestre national : Le Déserteur, opéra-comique en 3 actes, livret de P. Sedaine; musique de Monsigny.
  - 21 h. 15. RADIO-CITE. — Extraits du chant de la Liberté, par Paul Robeson (enregistré).
  - 16 h. PARIS-P.T.T. — Diffusion depuis le Grand Palais : La musique au foyer, causerie et présentation de Darius Milhaud, Haydn; Schumann; Beethoven; Paul Hindemith; D. Milhaud.

- Mercredi 3 février**
- 20 h. 30. PARIS-P.T.T. — Concert basque, avec le concours de la Chorale basque.
  - 20 h. 30. STRASBOURG-RENNES. — Concert symphonique par l'Orchestre National, direction D.-E. Inghelbrecht, orchestre et chœurs F. Raugel.
  - Symphonie italienne, de Mendelssohn.
  - A la musique (Mme Turba-Rabier), de E. Chabrier.
  - Concerto pour trio d'anches et orchestre (MM. Goetgheluck, Hamelin, Plessier), de N. Gallon.
  - La Damoselle Elue (Mmes Turba-Rabier, Madeleine Dubuis), de Claude Debussy.
  - Ouverture des nouvelles du jour, de P. Indmih.
  - 22 h. RADIO-CITE. — Cycle de musique de chambre allemande : 6<sup>e</sup> séance, consacrée à Beethoven. « Quatuor op. 135 », par le quatuor Indig.

# regards



1 fr. 25  
2 frs. BELGES  
0.40 fr. SUISSE  
24 pages

UNE GRANDE ENQUÊTE DE CLAUDE MARTIAL

**Vous ne connaissez pas  
PARIS!**

CETTE SEMAINE  
LE  
**18<sup>ème</sup>**  
ARRONDISSEMENT

**2**  
CONCOURS  
originaux  
dotés  
de nombreux prix